

elle disparaît en réalité peu à peu, vu le bon marché des produits européens importés. En face d'une forge que nous avons pu voir à Osodu se trouvait le fétiche du fondeur : une série de manches de hache plantés dans le sol. Le soufflet se composait de quatre sacs, de forme circulaire, et dont l'un était hors de service ; ces sacs étaient gonflés et dégonflés au moyen de tiges en bois manœuvrées de haut en bas, de telle manière que l'opérateur devait se tenir debout ou accroupi juste au-dessus de son appareil. Le mot employé pour désigner les forgerons est *usudi* ; on entoure ces travailleurs de beaucoup de respect, et ils héritent de leur métier de père en fils.

Les Olemba appellent le fer *kenge*, le minerai de ce même métal, *boko*, et le cuivre *kungu*. Le four est circulaire, et on

introduit le minerai par en bas, on place au-dessus un lit de bois appelé *lukitu*, et par-dessus ce dernier, un lit de charbon. Au moyen des soufflets, on attise alors un feu pendant une journée, puis on laisse le fourneau se refroidir pendant deux jours ; finalement, le métal est découpé en morceaux auxquels on donne ensuite la forme de la monnaie *ikungu*. Les forgerons, que l'on appelle *ochudi*, sont très respectés et sont en général en même temps magiciens. La forge dans les tribus Batetela du nord est plus perfectionnée ; elle consiste en un abri ouvert aux deux extrémités (fig. 157) (vingt pieds de long) et ayant assez la forme de la moitié d'un bateau. La plus grande entrée est large d'à peu près huit pieds. A cette extrémité, le sol est creusé à une profondeur d'environ deux pieds et demi sur une longueur égale à peu près à la moitié de la longueur totale de l'abri. Le four actuellement en usage consiste en un puits circulaire dans le sol

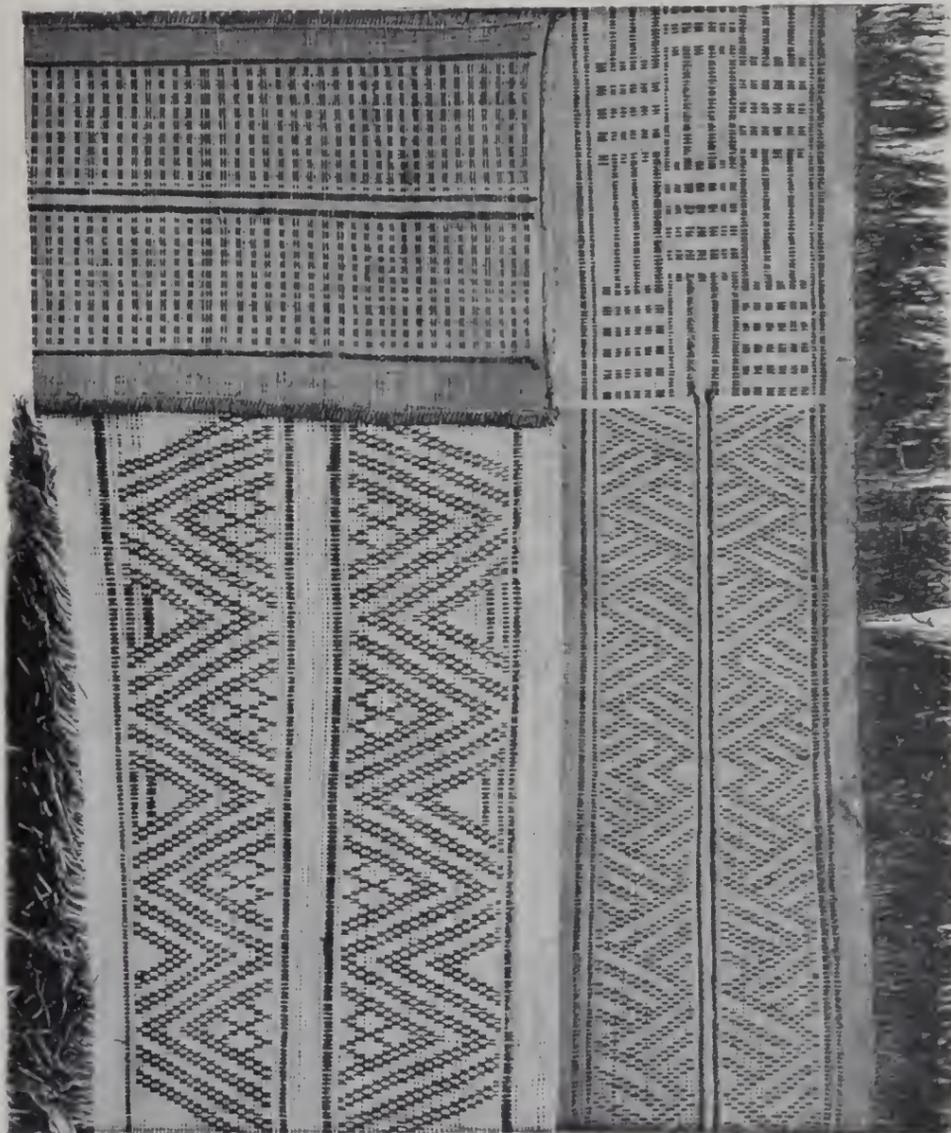


Fig. 146. — Etoffe Bahamba.

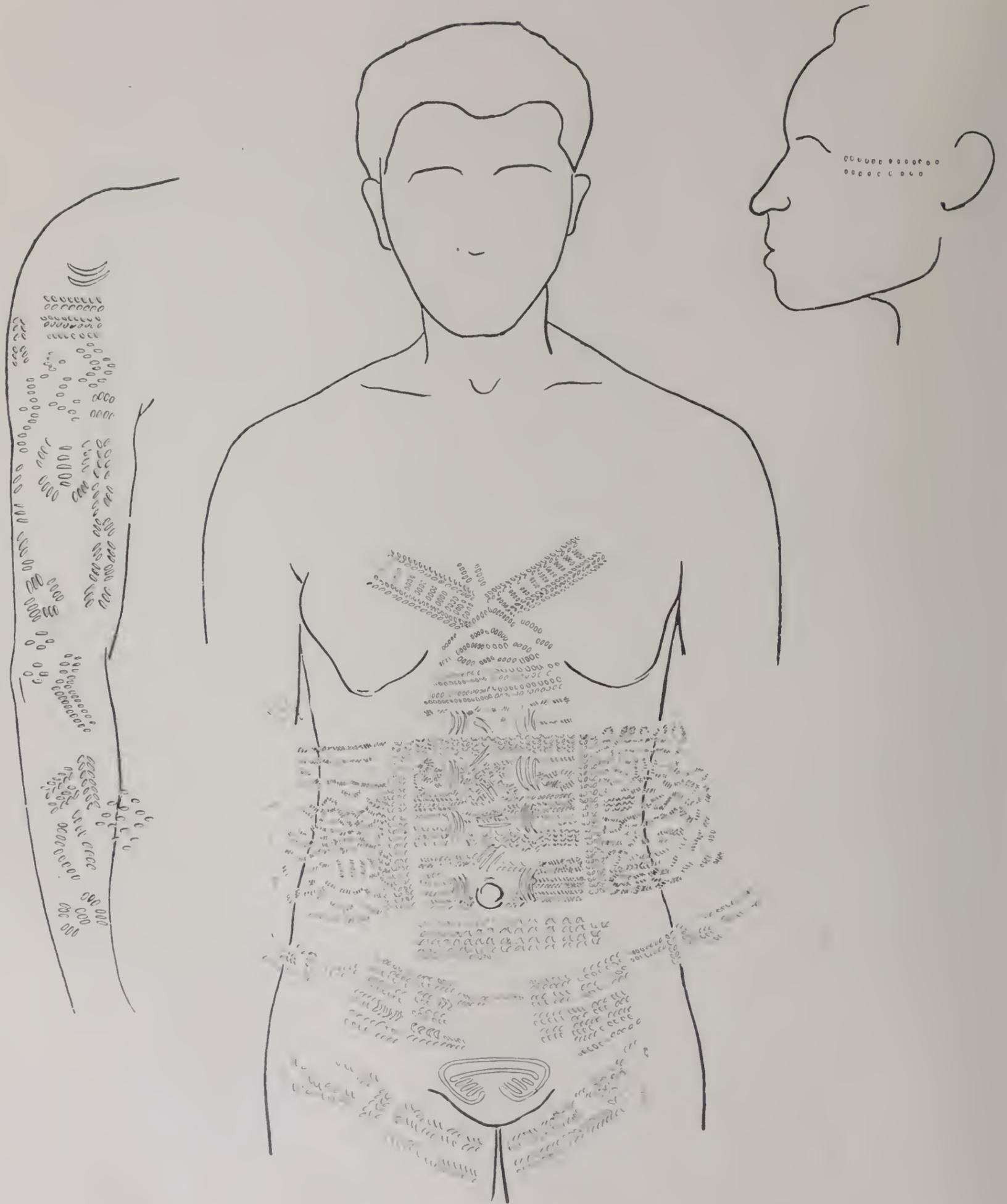


FIG. 87 — Tatouages de femme Sangu.

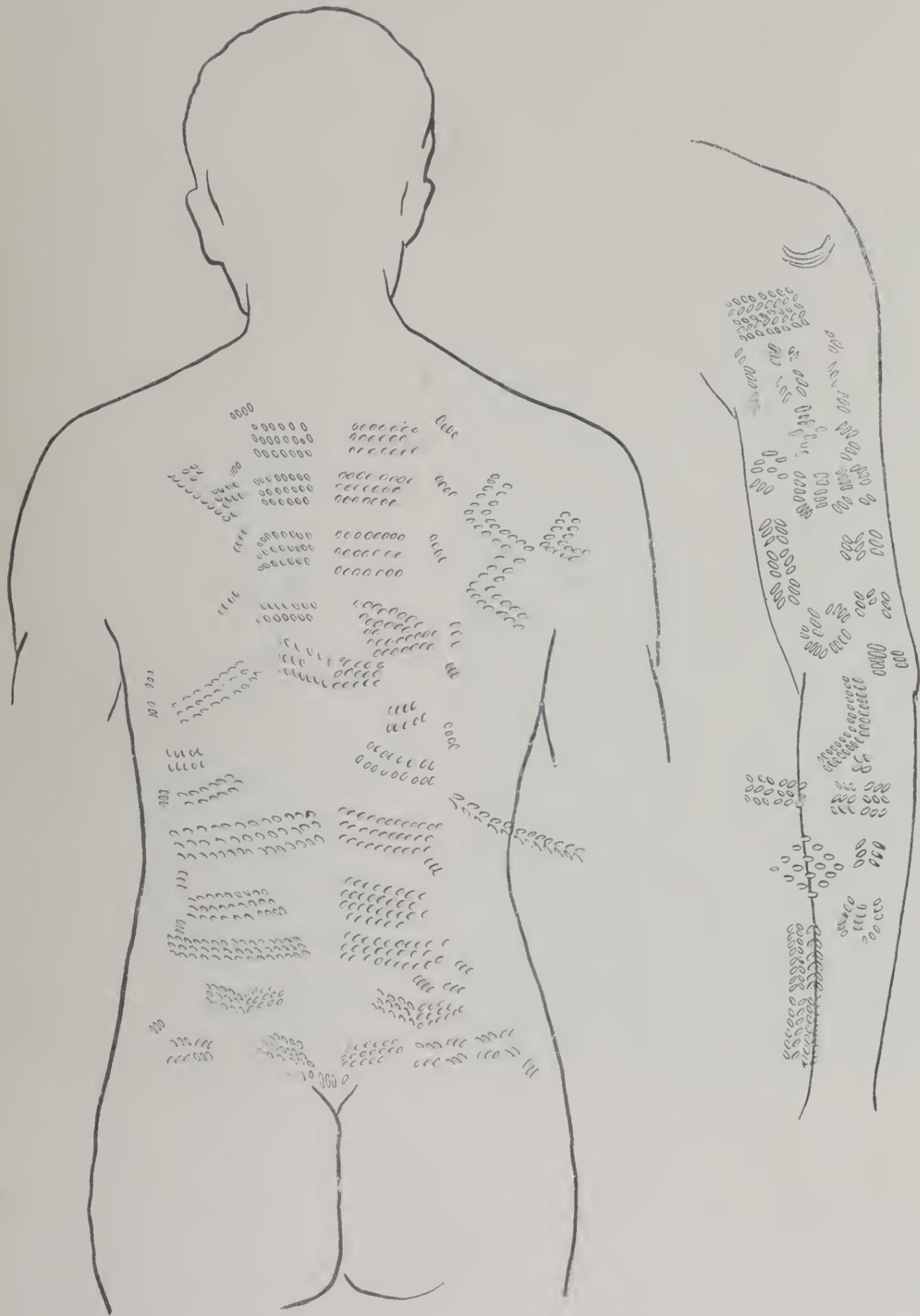


Fig. 87 (suite) — Tatouages de femme Sangu.

à la partie antérieure de cette portion du sol qui n'a point été touchée, et semble comme une plate-forme occupant la moitié de la longueur de la hutte; le fond du fourneau est de niveau avec la portion creusée dans le sol et on pratique un trou à la base de la « plate-forme » qui communique avec le corps du four; on introduit dans ce trou le bec du soufflet et on le lute avec de l'argile; le four est ensuite

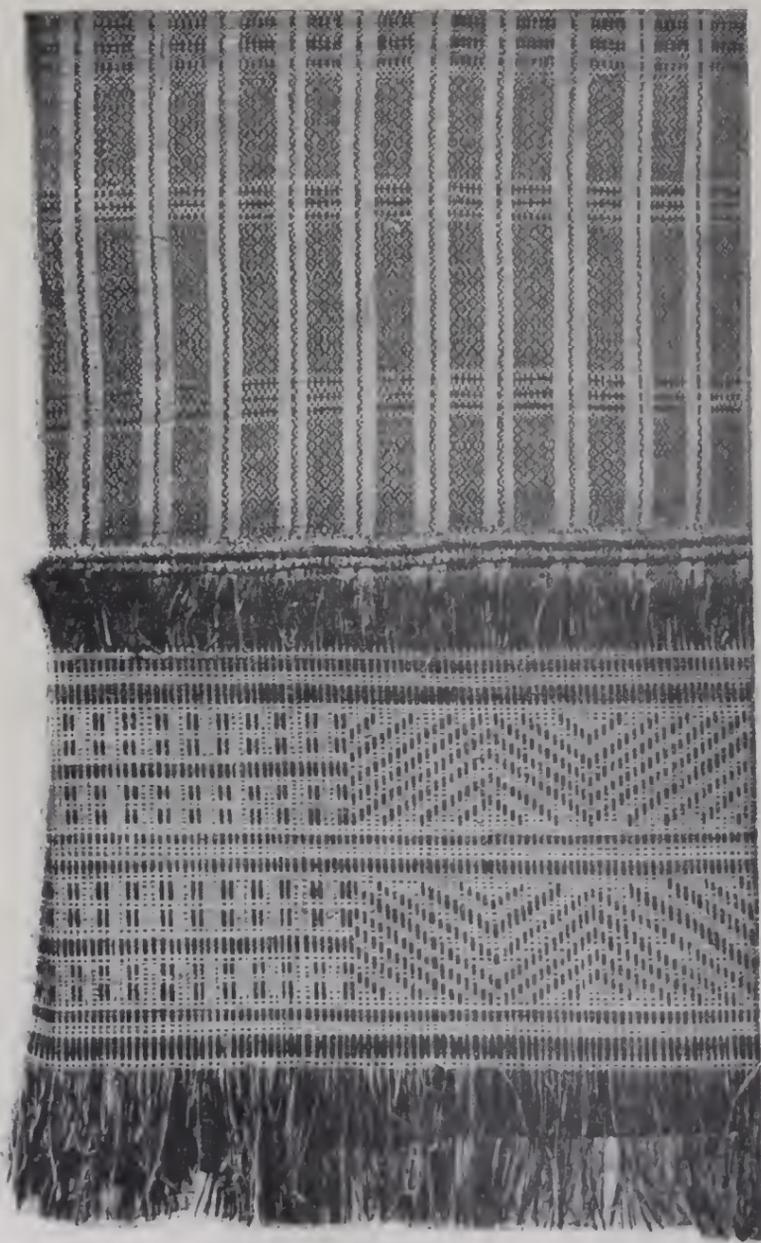


FIG. 147. — Etoffe Bahamba.

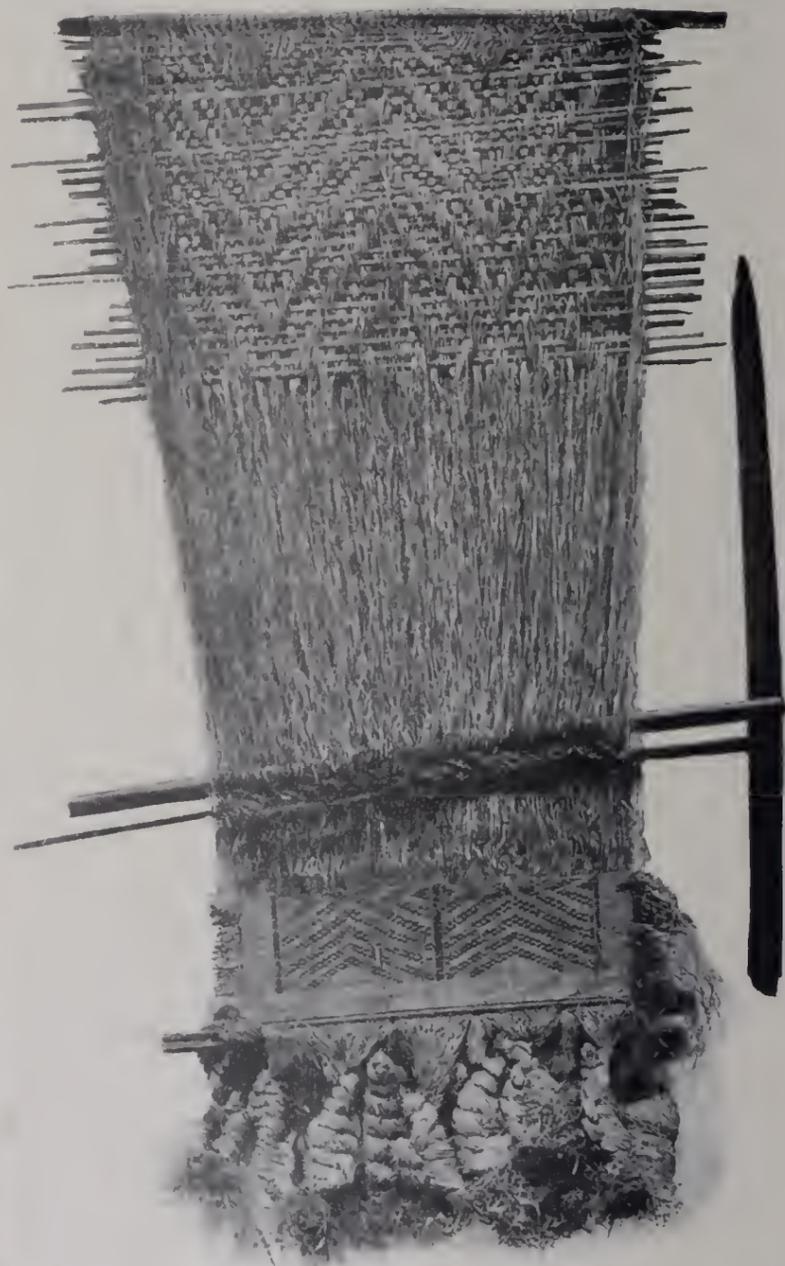


FIG. 148. — Métier à tisser, Okale.

rempli à moitié de charbon et le minéral placé au-dessus. Le jour où le forgeron sort pour aller chercher le charbon ou le minéral, ou bien celui où il commence la fonte, il doit éviter d'avoir des rapports sexuels avec sa femme.

Pour la fabrication du *saron*, nous avons pu observer à Osodu, chez les Smugu, une sorte de filtre en vannerie analogue à celui employé pour fabriquer le sel, et qui se trouvait suspendu à la véranda d'une hutte (fig. 158).

Pour faire le savon, on dessèche au soleil les racines et le tronc d'un bananier, puis on les brûle; les cendres sont placées dans le filtre, et on fait passer de l'eau dessus; on évapore ensuite cette eau; le résidu est alors malaxé avec de l'huile de palme, et on obtient ainsi un savon d'assez bonne qualité.



FIG. 149. — Poteries Sungu.

Les Sungu construisent, au-dessus des rivières, des ponts suspendus au moyen de lianes entrelacées. On commence par attacher un fort câble fait de lianes tordues et ayant environ 9 pouces de diamètre à deux arbres situés respectivement sur chaque rive. Les nœuds sont renforcés par des traversils de petites lianes. Ceci, c'est le



FIG. 150. Vase Bahamba.



FIG. 151. — Vase Bahamba.

plancher du pont; de chaque côté sont des lianes plus petites, une de chaque côté, à la hauteur de la main et servant de garde-fou; elles sont réunies au gros câble sur lequel on marche, par un travail de filet également fait en lianes et destiné à prévenir une chute toujours possible sur un tel pont. Nous avons pu voir un pont

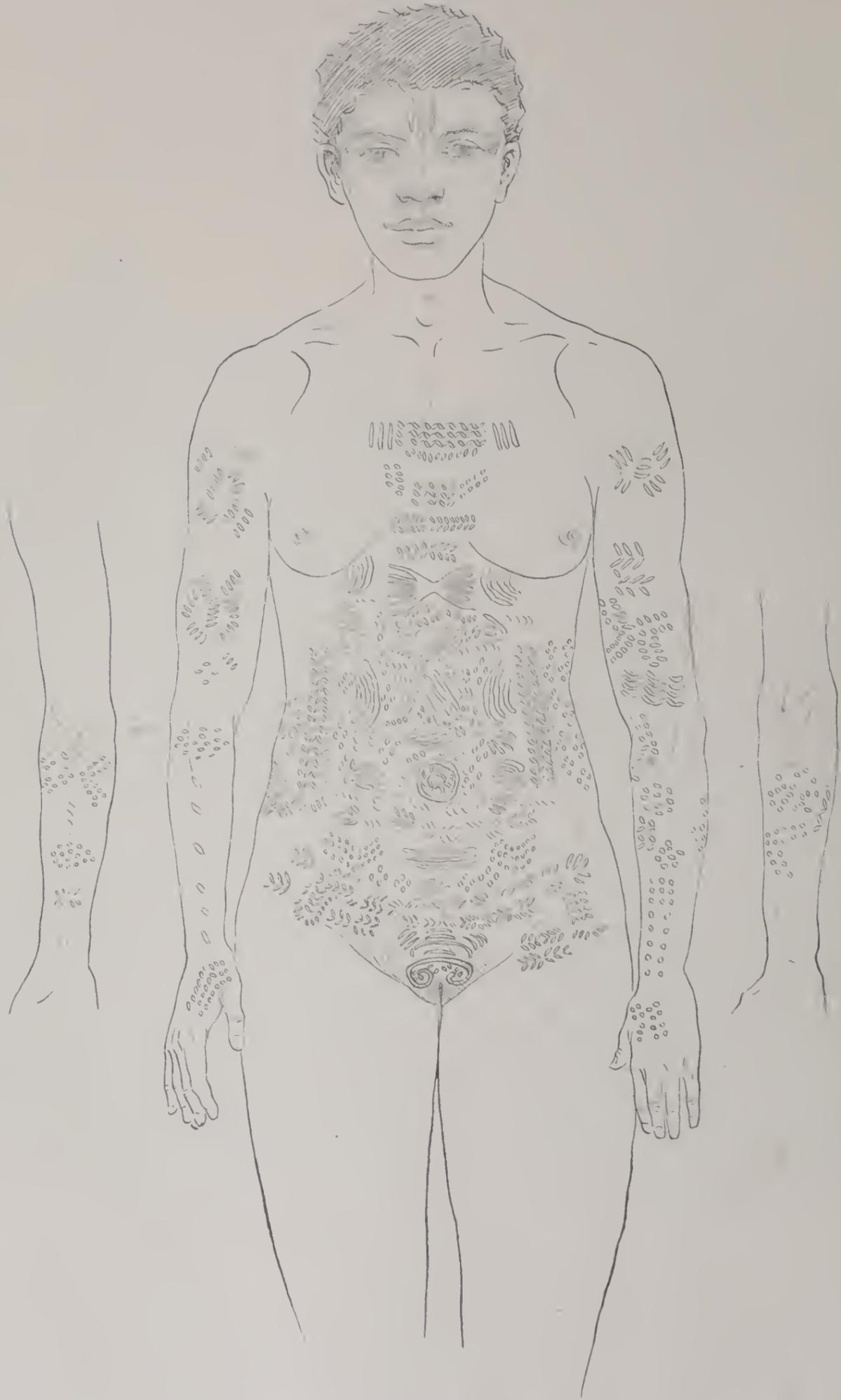


Fig. 88. — Tatouages de femme Suigu.

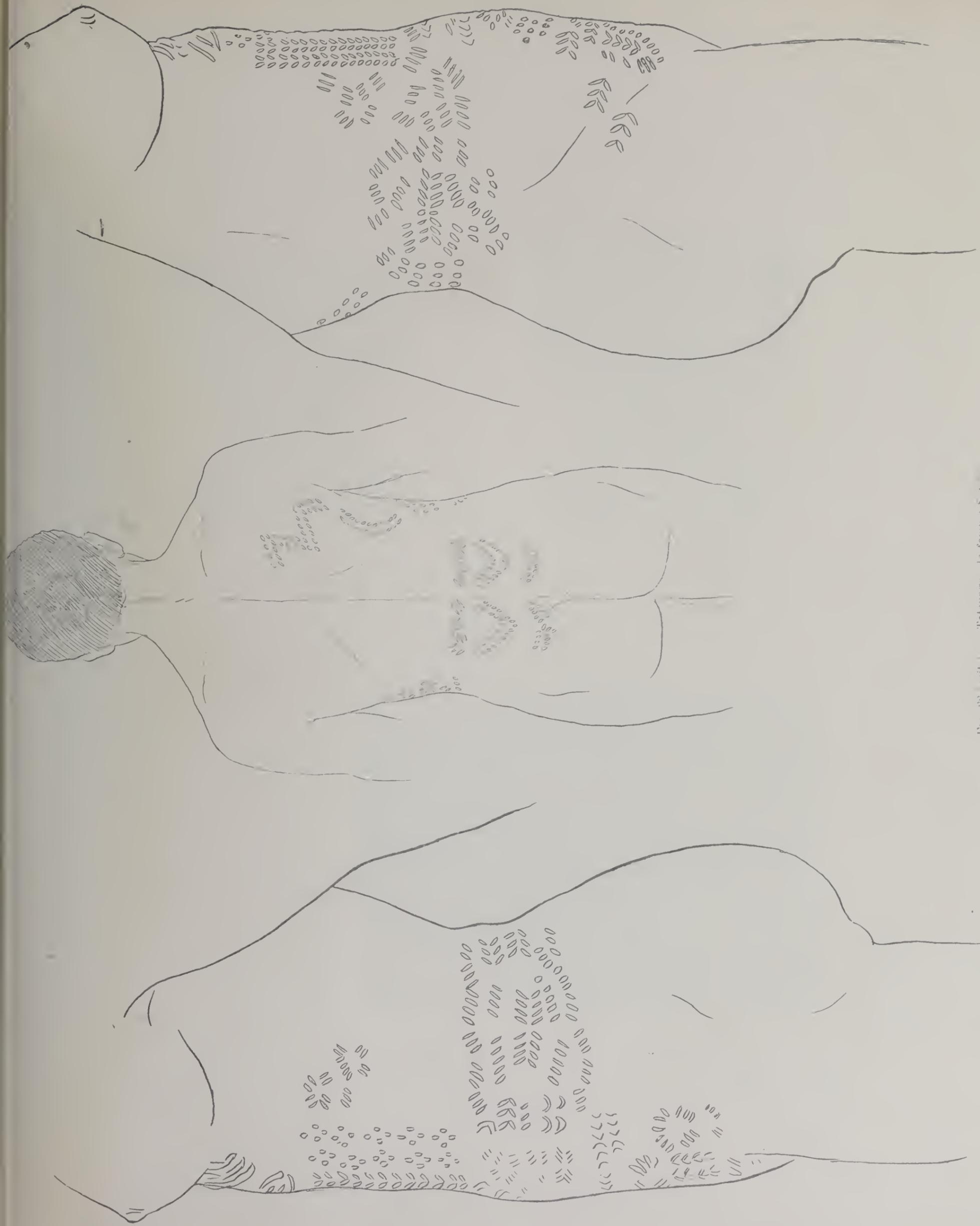


Fig. 88 (suite) — Tatouages de femme S. 0. 2.

de cette sorte qui traversait le Lubefu à un endroit où celui-ci atteint une largeur d'environ 50 mètres. On accédait aux extrémités au moyen de poutres servant d'échelles, car, comme la flèche de la courbe que fait forcément la liane principale



FIG. 152. — Mortier Malela.



FIG. 153. — Mortier Malela.

est assez grande, on a dû surélever les extrémités du pont d'environ 15 pieds au-dessus de la rive.

Nous n'avons pas vu de ponts dans le pays habité par les Olemba.



FIG. 154. — Mortier Sungu.

ARMES

Les armes traditionnelles des Batetela sont les javelots, les arcs et les couteaux. Chez les Sungu cependant, les deux premières commencent à disparaître et l'on trouve presque partout des fusils à piston. Tous les arcs sont faits de bois uni, à section circulaire, et sont effilés aux deux extrémités (fig. 161). L'arc Sungu a environ un peu plus de deux pieds lorsqu'il est bandé, et les

boucles qui terminent la corde en jone reposent sur de petits épannements dont sont garnies les deux extrémités du bois. Nous avons vu des arcs servant de jouets,

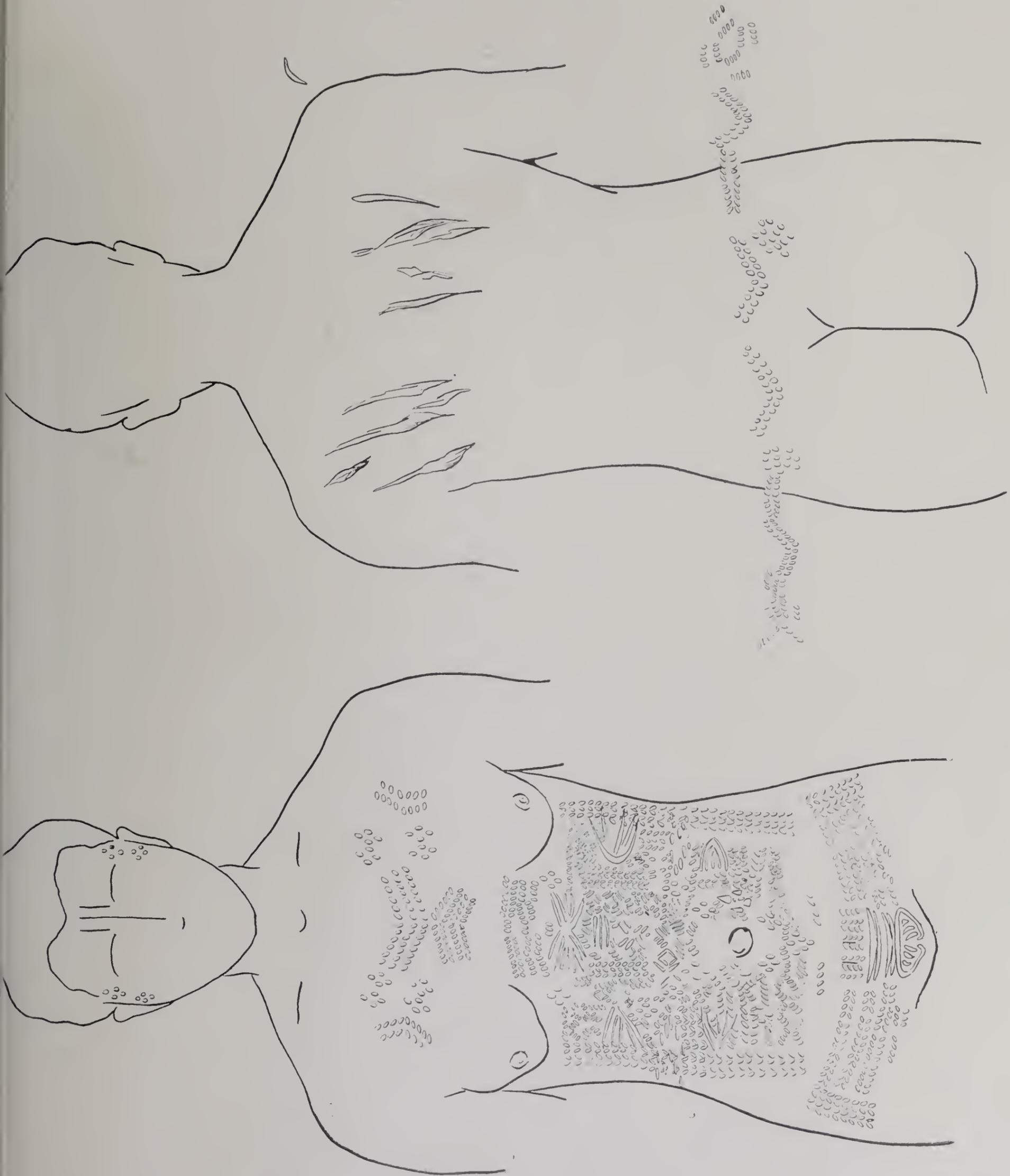


Fig. 89. — Tatouages de femme Sungu.

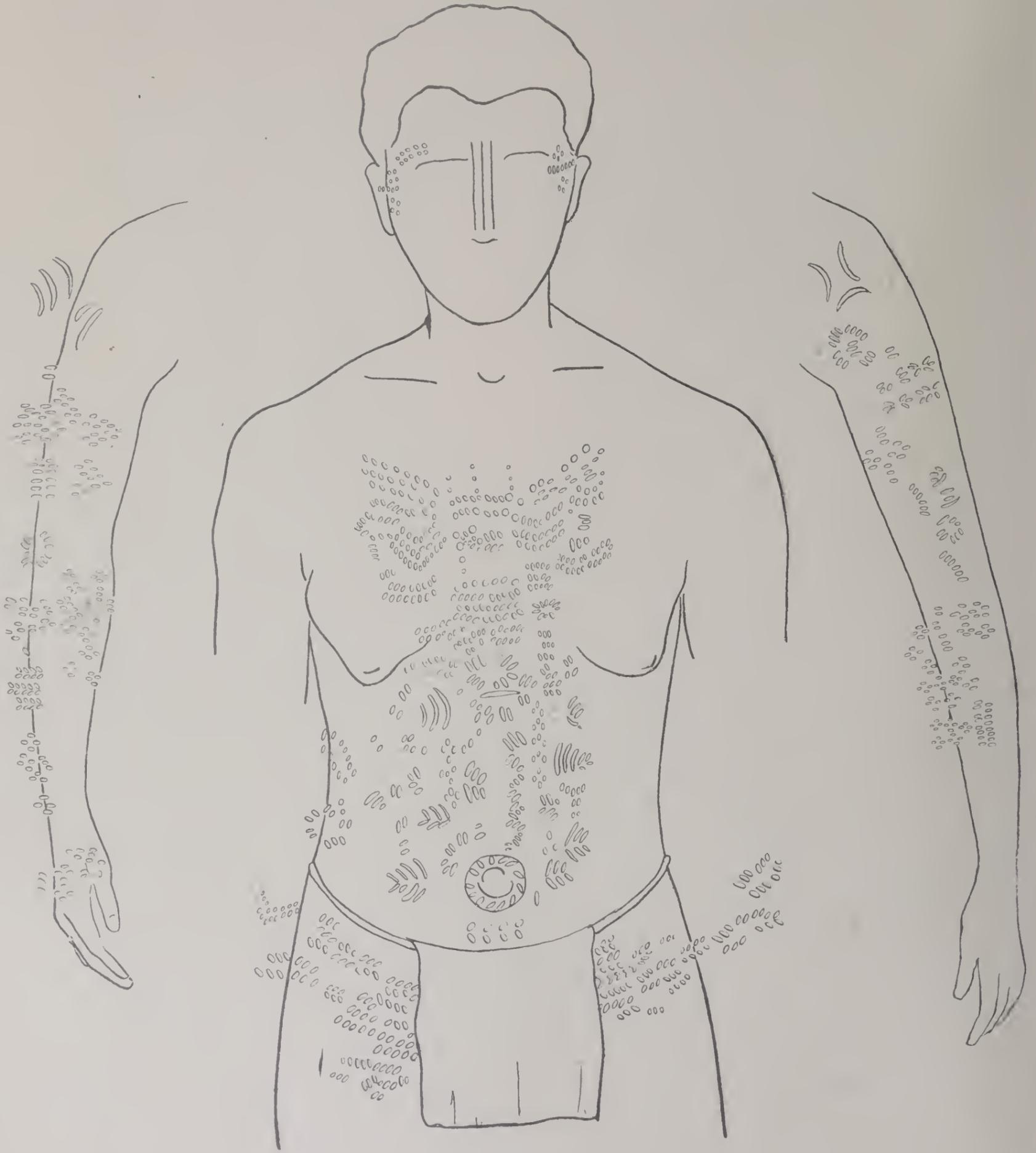


FIG. 90. — Tatouages de femme Sangu.

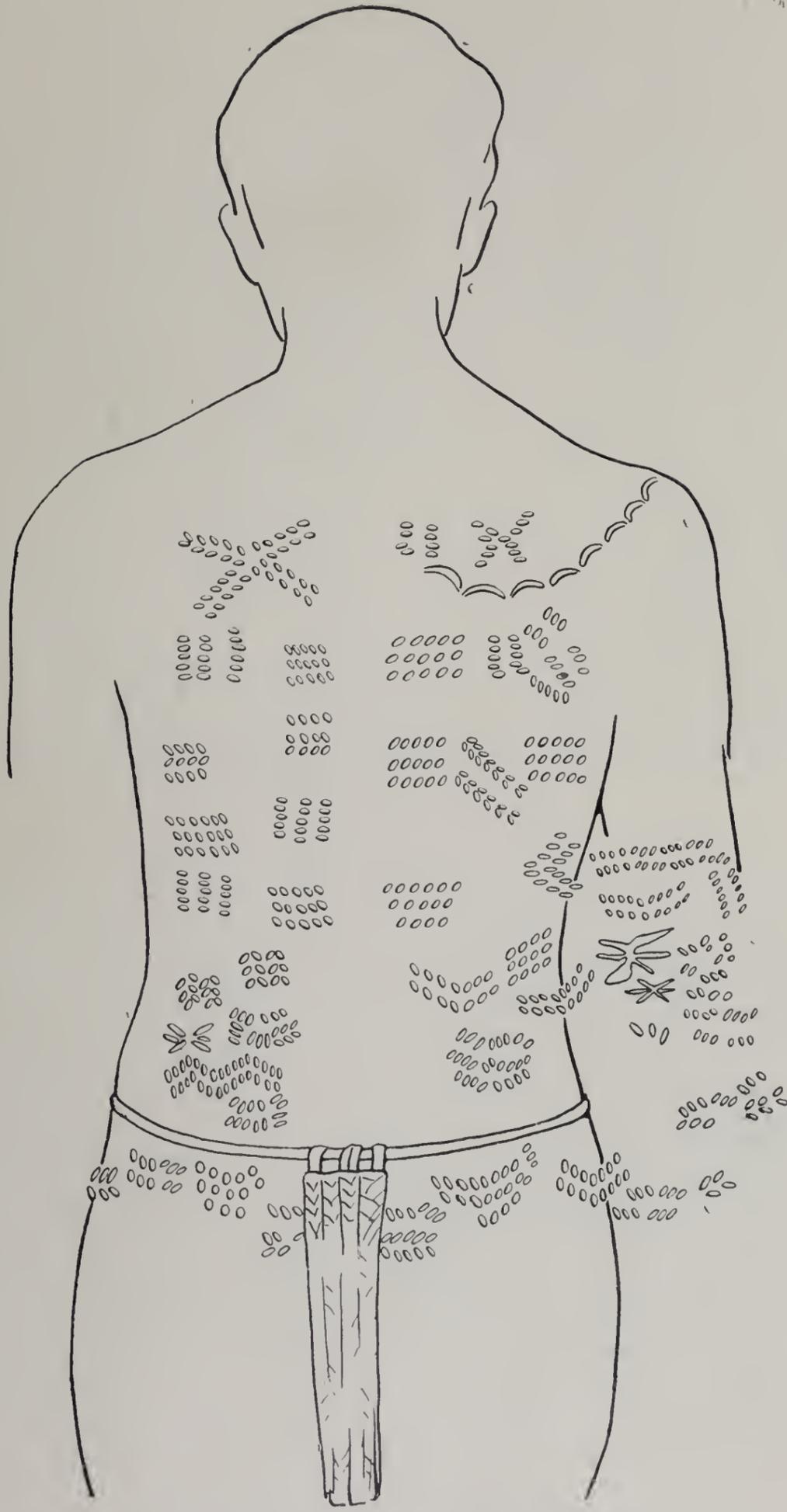


FIG. 90 (suite) — Tatouages de femme Sungu.

dans lesquels les bouts avaient un support pour tenir la corde. Les arcs des Olemba et des Batetela du nord ont de plus grandes dimensions, ils mesurent de trois à quatre pieds et demi lorsqu'ils sont bandés; chaque extrémité est



FIG. 155. — Sièges Batetela : *a, b*, Sungu; *c*, Bahamba.

garnie d'un bouton de fibre de palmier tressée en forme de turban et qui ne peut glisser le long de l'arc, grâce à une ligature spéciale également en fibre de palmier située immédiatement au-dessous. Dans un arc-jouet Bahamba les extrémités présentaient une série d'encoches; la boucle terminant la corde passait sur une de ces encoches et la corde venait passer au-dessus d'une encoche



FIG. 156. — Récipients à huile de palme.

pratiquée dans l'extrémité de l'arc, ainsi que le montre la figure 161c. Sur la rive droite du Lomami, chez les Babo, les arcs ont des boutons de fibre de

palmier de grandes dimensions et très perfectionnés, toujours fixés à leurs extrémités. Il existe une variété considérable de flèches (fig. 162 et 163). La plus simple

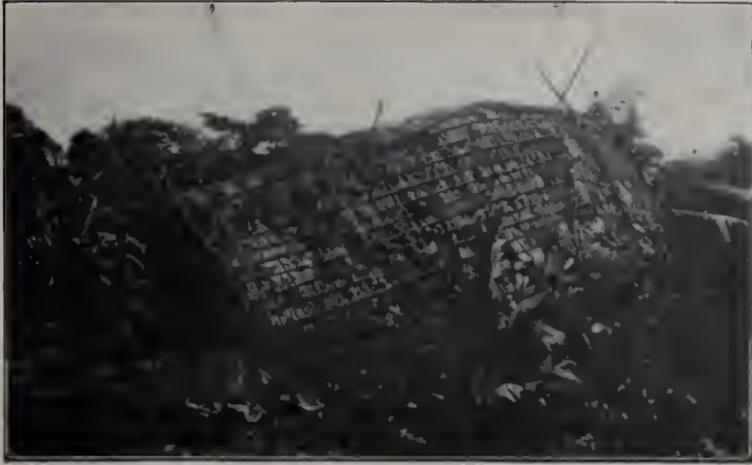


FIG. 157. — Abri de forge Lukinde-Jofu.

consiste en une nervure de palmier dont la pointe est déchiquetée en esquilles de façon à former des sortes de barbelures et dont



FIG. 158. — Fabrication de savon.

l'autre extrémité est garnie d'une plume passée dans une fente ménagée à cet effet; elles sont souvent cochées. Ce type est à peu près le seul que l'on rencontre chez les Sungu, encore n'est-il souvent pas empenné. C'est encore le même genre de flèche que l'on rencontre chez les Olemba et chez les Batetela du nord, et chez les premiers il n'est généralement pas non plus garni de plumes. Un second type de flèche est formé d'une nervure de feuilles de palmier à l'extrémité de laquelle est emmanchée une pointe barbelée en bois; à l'autre bout une feuille engagée



FIG. 159. — Guerrier Sungu.

dans une fente du bois remplace l'empennage; l'encoche est liée pour éviter qu'elle ne se tende. Les coches sont généralement assez profondes. On rencontre ce type chez les Olemba (souvent sans empennage), chez les Bahamba et les Vungi, ainsi que chez les Batetela du Lukenye. Chez les Vungi, les pointes sont quelquefois doubles



FIG. 160. — Guerrier Sungu.

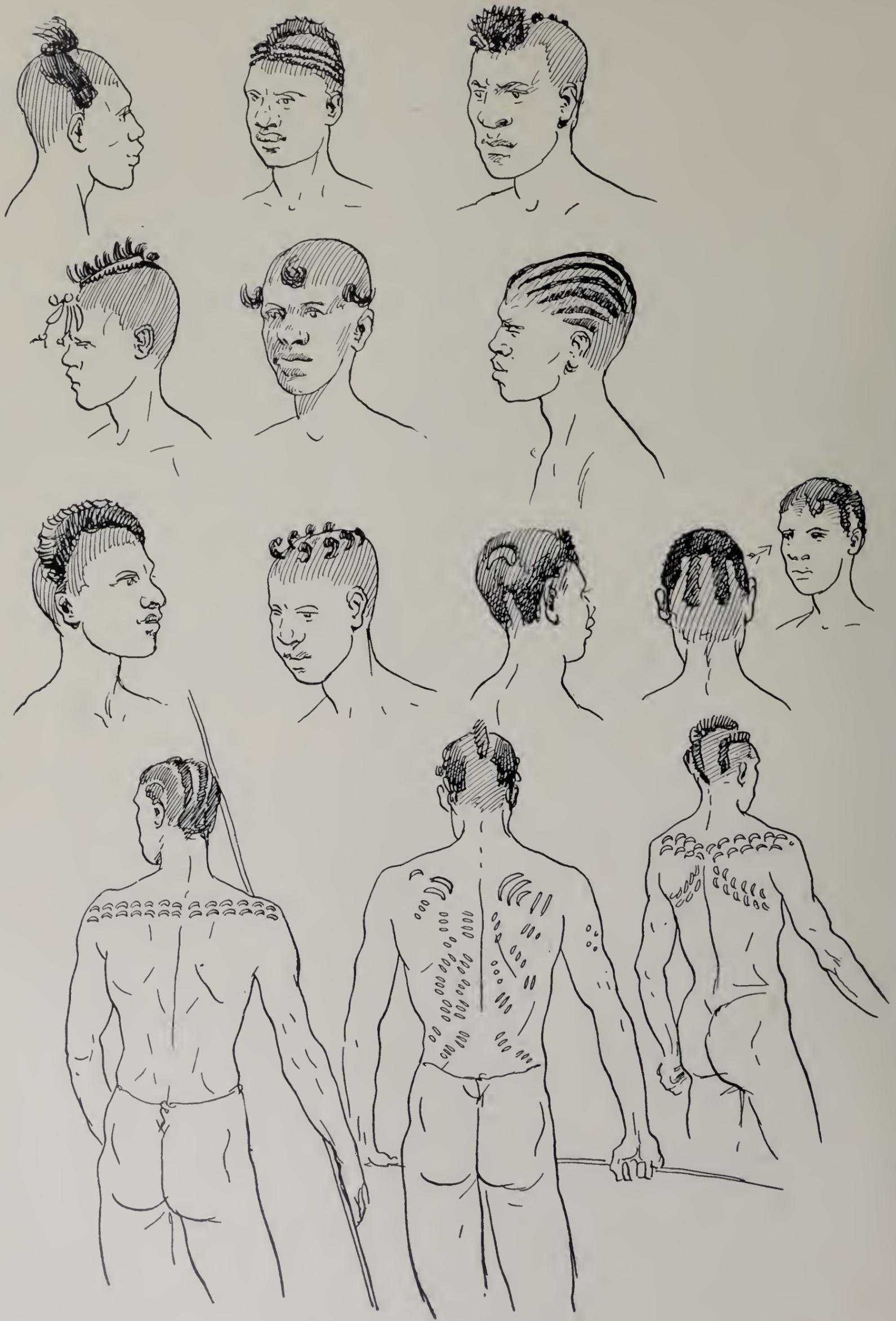


FIG. 97. — Coiffures Sungu (hommes).

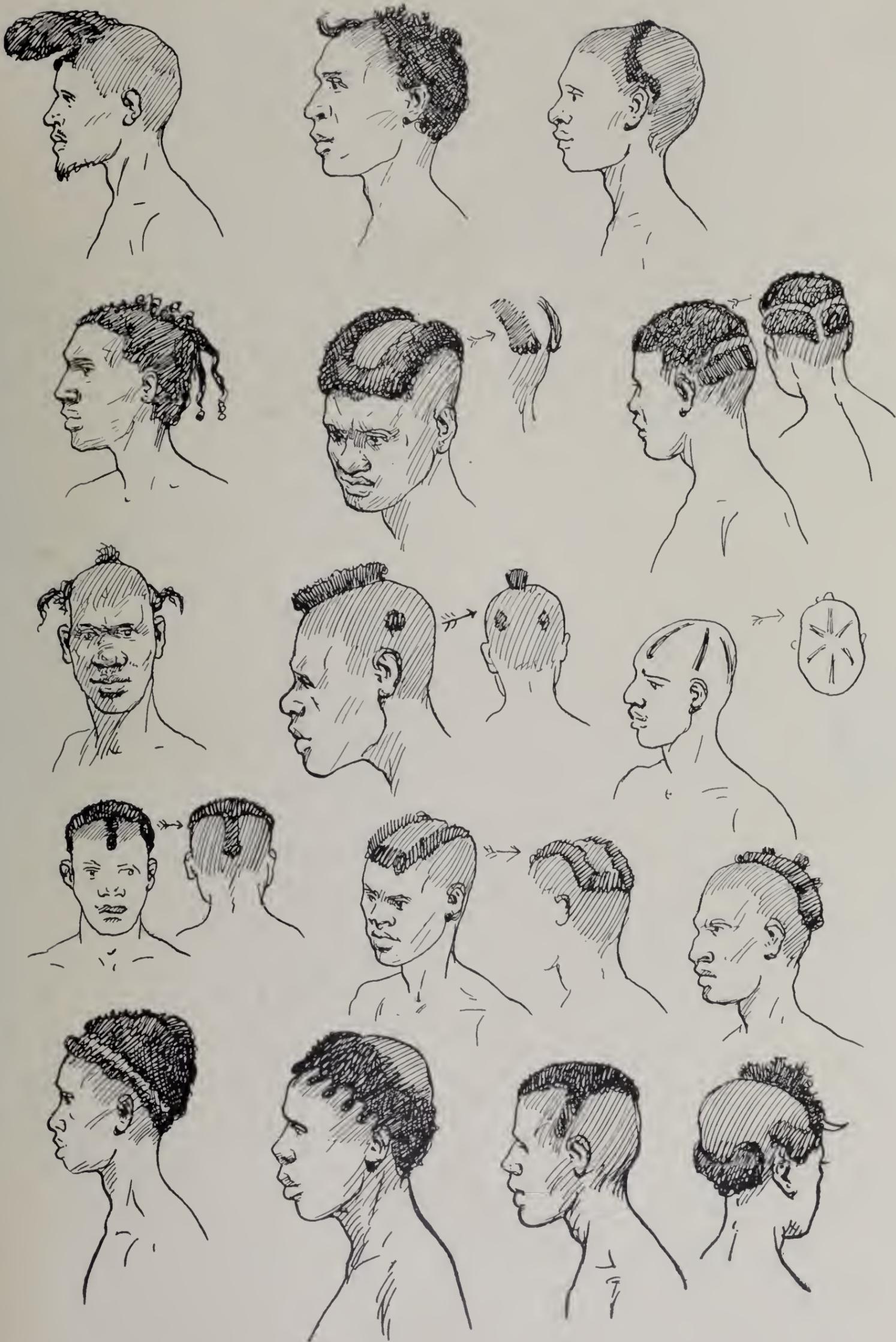


FIG. 98. — Coiffures[Sungu (hommes)].

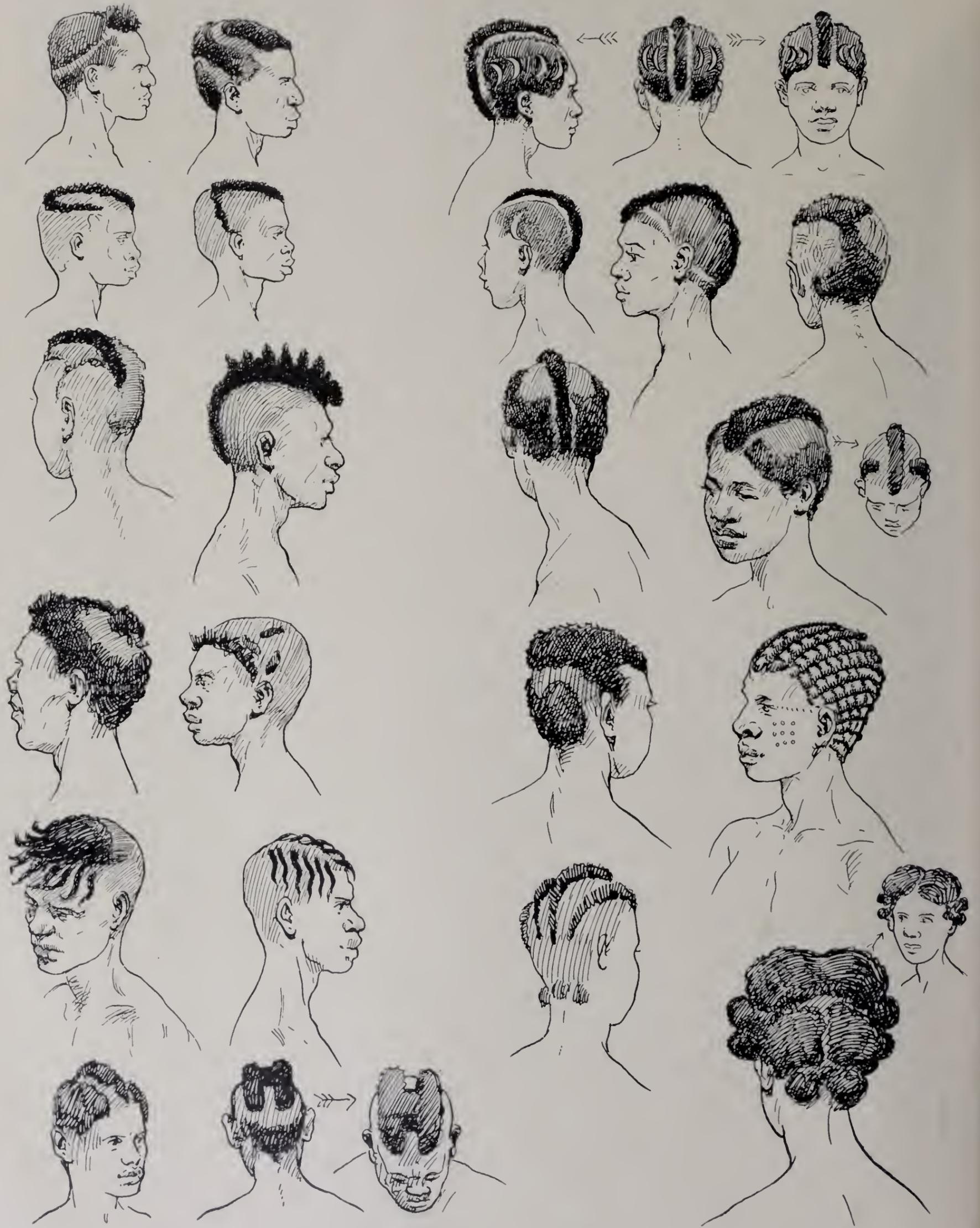


FIG. 99. — Coiffures Sungu (hommes).

FIG. 100. — Coiffures Sungu (femmes).

ou triples. Chez les Olemba et les Batetela du nord on trouve parfois des flèches munies d'une pointe en fer ayant la forme d'un losange irrégulier. Chez les Olemba, ces flèches sont pourvues de quatre plumes disposées en hélice et solidement attachées. Les pointes ont une section en forme de losange aplati ou bien d'ogive. Le corps de la flèche est en bois. Chez les

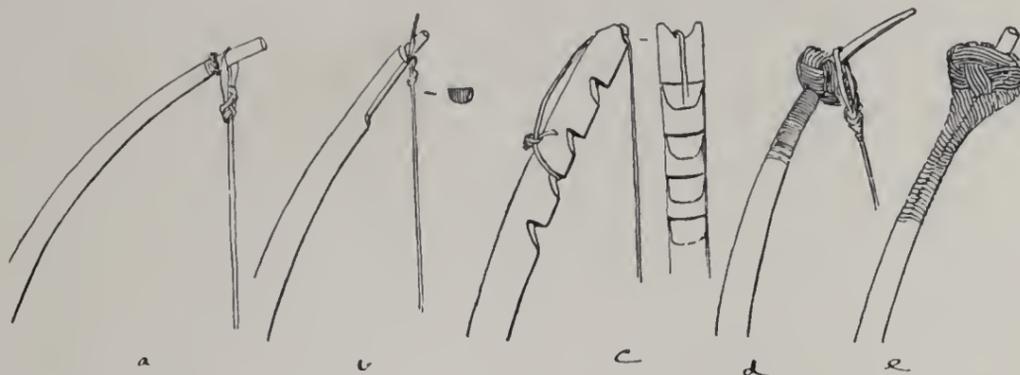


FIG. 161. — Arcs Batetela : a, b, Sungu; c, Bahamba; d, Okale; e, Lomami (rive droite).

Omona, les flèches sont garnies de trois plumes disposées verticalement. Les coches sont profondes et bien ligaturées; les pointes ont en général la forme ogivale. On trouve aussi de semblables flèches chez les Vungi. Les Bahamba,

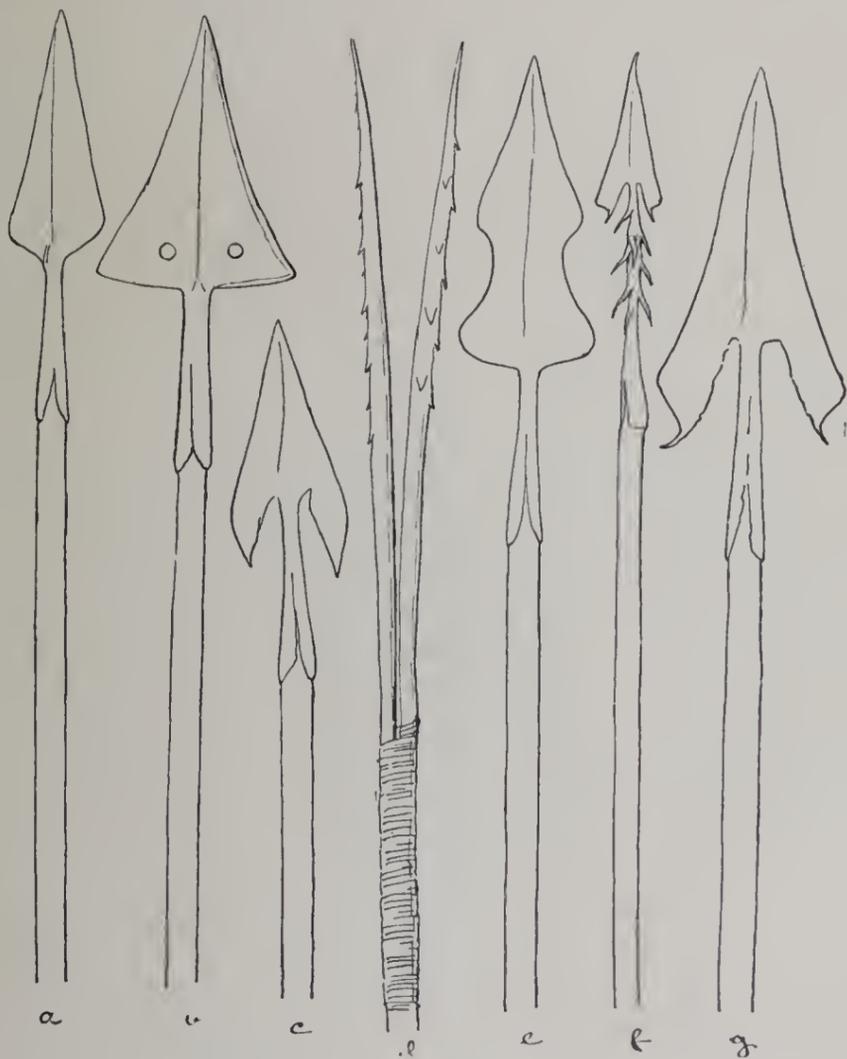


FIG. 162. — Flèches Batetela : a, Olemba; b, Omona; c, d, Vungi; e, f, g, Bahamba.

outre ces deux modèles de flèches en ont un troisième dans lequel deux plumes sont tangentiellement fixées au corps de la flèche. On voit des types de flèches ayant des têtes de fer enfoncées dans le bois de la flèche et garnies d'une paire de barbelures bilatérales, chez les Olemba, les Alanga, les Bahamba et les Vungi. Nous avons recueilli chez les Bahamba un spécimen ayant une tige barbelée. Pour la chasse au buffle, les Vungi se servent d'une flèche ayant une très grosse tête. Les flèches à pointes de bois sont empoisonnées; le poison est extrait d'une liane, il est très violent.

Les carquois ont une forme cylindrique; parfois ils sont en peau, mais le plus souvent en vannerie. Une tige sort verticalement du

carquois, et est garnie d'une boucle qui entoure les flèches près des coches et les retient. Cette tige est parfois remplacée par une autre tige pointue fixée sous le

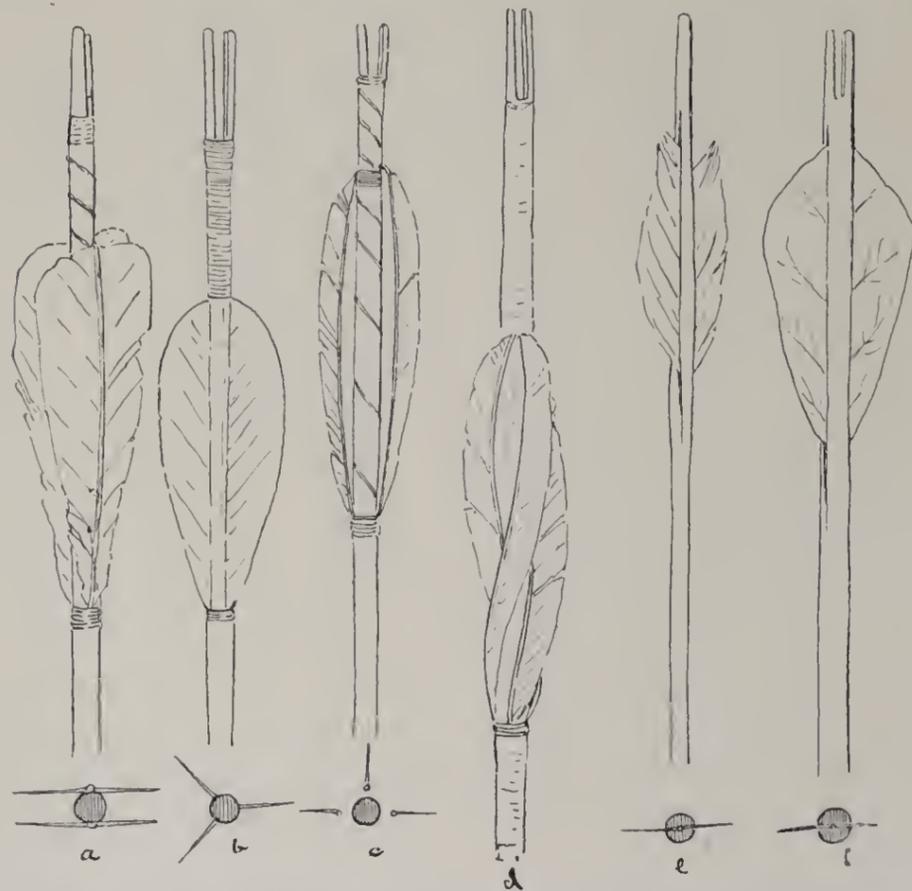


FIG. 163. — Flèches Batetela : a, Bahamba ; b, Omona ; c, Alanga ; d, Olemba ; e, Sungu ; f, Lukenge.

diane aplatie. Chez les Bahamba ils ont en général une section ogivale. Le couteau typique Batetela est répandu partout et offre peu de variations ainsi qu'on peut s'en rendre compte en consultant les figures 165 et 166. Ce sont ceux des Malela qui ont en général les meilleures lames. Le manche porte un pommeau en fer qui peut être rond ou pointu ou encore en forme de boucle, et est souvent plaqué de fer ou de cuivre. Le couteau Malela connu sous le nom de Mokuuji est le plus beau. Les couteaux servent à achever les blessés.

La hache Batetela est bien connue ; les collections renferment suffisamment d'exemplaires pour rendre une description inutile (fig. 167). On trouve des boucliers rectangulaires (fig. 168) dont la section est en forme de V ou en forme d'arc, mais leur usage est tout à fait désuet, à l'heure

carquois et destinée, lorsqu'elle est fichée en terre, à servir de support au carquois pendant le tir. Les javelots sont faits d'une seule pièce de bois, pointue à une extrémité, mais on a introduit récemment chez les Sungu, des javelots à pointe de fer. Ces derniers ont des douilles, leurs fers ont la forme d'une feuille, avec une nervure médiane assez basse. On trouve en plus grand nombre des javelots à pointe de fer chez les Olemba et les Bahamba. Ceux des premiers sont quelquefois ornés de trous forés dans le fer et présentent une nervure mé-



FIG. 164. — Fabrication de flèches Lukinde-Jofu.

actuelle, chez les Sungu. Ils sont composés de nervures de palmier avec un revêtement intérieur de bandes d'écorce disposées horizontalement, à angle droit avec les nervures de palmier. On fixe à ces boucliers une poignée en bois et, dans certains cas, chez les Batetela du Lukenye la base est garnie d'un filet à provision, pour emporter de la nourriture.

NUMÉRATION, SUPPUTATION DU TEMPS, ETC.

Les nombres sont énoncés dans les différentes tribus Batetela de la manière suivante :

SUNGU	OLEMBA	BATETELA DU NORD
1. <i>Momo</i>	<i>Omako</i>	<i>Kenzi</i>
2. <i>Ahey</i>	<i>Ahindi</i>	<i>Kene</i>
3. <i>Isatu</i>	<i>Asatu</i>	<i>Satu</i>
4. <i>Aney</i>	<i>Enney</i>	<i>Kenney</i>
5. <i>Itanu</i>	<i>Ichanu</i>	<i>Kenta</i>
6. <i>Asamalu</i>	<i>Sambanu</i>	<i>Samba</i>
7. <i>Sambele</i>	<i>Isambiali</i>	<i>Sambieli</i>
8. <i>Inani</i>	<i>Inane</i>	<i>Innaney</i>
9. <i>Iroa</i>	<i>Dubwo</i>	<i>Nuluua</i>
10. <i>Dumu</i>	<i>Kama</i>	<i>Kama</i>
11. <i>Dumulomo</i>	<i>Nomako</i>	<i>Kamanomo</i>
12. <i>Dumulahe</i>	<i>Kuminahi</i>	<i>Kamalahe</i>
13. <i>Dumulusatu</i>	<i>Kumisatu</i>	<i>Kamasatu</i>
14. <i>Dumulainey</i>	<i>Kuminaanney</i>	—
20. <i>Moahey</i>	<i>Kakumahe</i>	<i>Kamaihe</i>
30. <i>Aomasatu</i>	<i>Kakumasatu</i>	<i>Kamasatu</i>
40. —	<i>Kakuman'ney</i>	<i>Kamanyey</i>
100. <i>Lukama</i>	<i>Lukama</i>	<i>Itunu</i>
1000. <i>Kununu</i>	<i>Kanyekamitanu-</i> <i>kanyekamitanu</i>	—

Les Sungu expriment aussi les nombres au moyen des gestes suivants :

1. Les doigts de la main droite fléchis, le pouce étendu.
2. Le pouce et l'index de la main droite étendus, les autres doigts fléchis.
3. Le pouce, l'index et le médium de la main droite étendus, le reste fléchi.
4. Le petit doigt de la main droite reposant sur le pouce, les autres doigts étendus.
5. Les cinq doigts de la main droite étendus, la paume vers la figure.
6. Le pouce et les trois premiers doigts de la main gauche fermés, le petit doigt touchant le pouce de la main droite, dont les autres doigts sont étendus.
7. Le pouce et les deux premiers doigts de la main gauche fléchis; l'annulaire et le petit doigt touchant le pouce de la main droite ouverte.

8. Le petit doigt de la main gauche reposant sur le pouce et les autres doigts touchant la main droite fermée cette fois.
9. Les quatre doigts de la main gauche reposant sur le pouce de la main droite fermée.
10. Les poings fermés et pressés l'un contre l'autre, les pouces en dessus.
20. La main gauche en l'air avec le pouce et l'index étendus.
30. La main gauche tenue en l'air avec le pouce, l'index et le médium étendus.
50. La main gauche en l'air, le poing fermé, le pouce en dessus.
60. La main droite en l'air, tous les doigts, sauf le petit, étendus.
100. La même chose que 10, mais avec les poings écartés.

On se sert de petits bâtonnets pour faire les additions.

Chez les Sungu et les Olemba, l'année est divisée en deux saisons : celle des pluies ou *Ula* (*Wula* en Olemba), et celle qui est sèche, *Owo*. Ces saisons sont elles-mêmes divisées en mois lunaires. Chez les Batetela du nord, ces mois, *Gondo*, sont la seule unité employée dans la computation du temps, car la saison sèche est, pour ainsi dire, imperceptible, à cause de la proximité de l'équateur.

Il semble probable que les Batetela n'ont jamais eu de marchés périodiques ; on n'en trouve point chez les Batetela du nord, et on prétend que cet usage a été introduit par les Européens. Les Olemba, à l'heure actuelle, tiennent des marchés, *Olimu*, tous les quatre jours. A cause de l'absence des marchés périodiques, le mois ne fut pas divisé en semaines. Toutefois, les Sungu ont adopté actuellement la semaine européenne de sept jours.

Les termes en usage sont les suivants :

	SUNGU	OLEMBA	BATETELA DU NORD
	—	—	—
Nord	<i>Lukundu</i>	<i>Uchu</i>	—
Sud	<i>Lilukundu</i>	<i>Uchu</i>	—
Est	<i>Lene</i>	<i>Pinju</i>	<i>Ihotso</i>
Ouest	<i>Lese</i>	<i>Dikolo</i>	<i>Likolo</i>
Soleil	<i>Winya</i>	<i>Dishashi</i>	<i>Winya</i>
Lune	—	<i>Gondo</i>	<i>Gondo</i>
Etoiles	<i>Toto</i>	<i>Yoto</i>	<i>Yoto</i>

Chez les Sungu, si la lune décroît vers l'ouest, le féticheur fait une mixture composée de sel et de certaines herbes, dont l'espèce est un secret, et l'avale pour que la lune reprenne sa dimension primitive. Si cette opération n'avait pas lieu les récoltes périraient, au dire des indigènes.

Nous avons décrit sous la rubrique *Religion* certaines cérémonies pratiquées à l'occasion de la nouvelle lune. Les Sungu disent que les taches sombres que l'on aperçoit sur la lune sont causées par de la terre que lui a jetée le soleil. Ils ont des noms pour deux étoiles seulement, *Sunguato* et *Masono*. Les Olemba disent que les étoiles sont les femmes de la lune. Si on aperçoit une étoile près de la lune, ils disent que celle-ci a pris femme. Selon les Sungu, la foudre serait un

animal dans le genre de l'antilope. Si un homme est frappé et tué par la foudre, on place un œuf cru dans sa bouche, et cela le fait, dit-on, ressusciter aussitôt.

Les tribus du nord ont l'habitude de faire des encoches dans des morceaux de bois comme moyen mnémonique.

MÉDECINE

Nous avons déjà décrit certaines pratiques médicales ou pseudo-médicales, à propos de la religion et de la naissance. Voici quelques notes complémentaires à ce sujet. Lorsqu'on ignore les causes d'une maladie, on l'attribue au fait que le malade a offensé le fétiche de quelqu'un et nous avons déjà dit ce qu'il advient en pareil cas. Les maladies les plus fréquentes sont : les affections pulmonaires, la maladie du sommeil, la syphilis, des abcès et des tumeurs. La syphilis était inconnue autrefois et on prétend que ce sont les Arabes qui l'ont importée. Chez les Lukinde-Jofu, les individus syphilitiques sont chassés du village et contraints de vivre seuls dans la forêt.

La maladie du sommeil fit son apparition il y a environ une dizaine d'années; on ne connaît pas de remède contre elle et les individus qui en sont atteints sont chassés du village. On dit qu'il existait autrefois une autre maladie appelée *Lunana* qui disparut à l'époque où commença de se manifester la maladie du sommeil. Les symptômes de cette maladie étaient des douleurs dans tout le corps, le malade étendait continuellement ses membres avec lenteur; au bout de trois ou quatre jours, la maladie se terminait en général par une issue fatale, dans le cas contraire, ses manifestations cessaient de se produire au bout de sept ou huit jours. Les seules maladies considérées comme contagieuses sont la petite vérole (assez rare à l'heure actuelle), la syphilis et la maladie du sommeil. On se sert souvent de ventouses

pour guérir les maux de tête. On pratique de petites incisions sur les tempes et on y applique l'ouverture d'une callebasse en forme de bouteille dans laquelle brûlent



FIG. 165. — Couteaux Sungu.

des herbes; la combustion produit un vide partiel. On fait un usage fréquent des clystères, la décoction d'une écorce sert de purgatif. Pour administrer ce remède, on remplit une callebasse du liquide que l'on veut injecter, ou introduit le goulot de cette callebasse comme une canule dans l'anus, et un aide souffle par un trou pratiqué dans la base de la callebasse, chassant ainsi le liquide dans le corps. La plupart des maladies sont traitées par le féticheur qui administre comme remède des herbes pilées, mais il est impossible de dire lesquelles. On soigne les abcès au moyen de cataplasmes de farine de manioc mêlée à l'eau. Il existe aussi une sorte de chirurgie rudimentaire, et les opérateurs sont de vieux guerriers dont la réputation de chirurgien est établie; le féticheur n'opère pas. On ne pratique pas la trépanation. Nous avons déjà parlé de l'avortement à propos de la naissance.

HISTOIRE

Histoire de Mokunji telle qu'elle fut racontée par *Yumbe Enungu*, réputé pour être le plus vieil homme parmi les Sungu.

Akaseo Lokunji Olengo Kunji (Okitu omfuteke) achi sa dya nyanga kasai me
 Vint de Kunji Olengo Kunji (Okitu m'ordonne) vint pour conquérir venant du
Lokenye Okunji kakanga eyeme lukomo. Akasu yuhanjula alimbi a katose
 Lukenye, Mokunji saisit tout le pays. Alors nous chassâmes les Basonge, et prîmes
kete a katose kete nyenyen dukfumu, Okunji kakatungi Sungu. Okunji kaka-
 le sol et prîmes le sol ici tout, Mokunji gouverna les Sungu. Mokunji gou-
tungi djan dukfumu, akasu katose kete. Alimbi pakat hanjula.
 vernant enseigna tout, quand nous prîmes le sol. Les Basonge chassés s'enfuirent.
Lalimba budyaka Okunji Asonge dukfumu dukfumu okende lelo kendo.
 Un Mosonge tua Mokunji les Basonge tous tous allèrent le jour loin.
Kututeka katahimbulu ishita rach okunjeteli yukita? Pakandute Tambokunji
 Celui dont on a parlé coupa doigt; depuis kunjeteli réussit. Il engendra Tambokunji
mamba anandi yukita dukfumu. Bota Olengokunji. Jadeyenche katahim-
 de qui, descendants, succédèrent tous Il engendra Olengokunji. Jadeyenche cou-
bulu Okunji kilio. Pungwasungu kaka yelo Kunji. Ganjasungu ba kasai me
 per de Mokunji la main. Pungawasungu vint avec Mokunji. Ganjasungu vint du
Lokenye bach Okunji kachinde. Akisu luhanjala Amimbi. Akasai dukfumu
 Lukenye depuis Mokunji possède. Quand chassés, les Basonge. Nous vinmes tous
kutuka kachikala. Shu Sungu dukfumu dukfumu dukfumu kachikala. Kutu
 aucun ne resta. Chez les Sungu, tous tons tons restèrent. Aucun
kachikala Okunji dukfumu kakandaye. Okunji kakanga Sungu Vualsungu San-
 (ne) resta, Mokunji tous vinrent avec. Mokunji possède les Sungu, Vualsungu San-
gasungu Osasisungu. Kasai me Lokenye Okunji kakanga eyeme lukomo.
 gasungu Osasisungu. Venant du Lukenye Mokunji saisit tout le pays.

Cette histoire racontée par Yumbe Enungu a été recueillie dans le phonographe. Nous l'avons transcrite, comme on l'a vu, et traduite littéralement; le sens actuel a été établi après plusieurs enquêtes auprès d'autres indigènes. La traduction libre est la suivante :

Commandé par Okitu, je parle, et vous raconte comment les Batetela sous le commandement de Olengo Kunji, vinrent conquérir le pays. Nous vîmes au Lukenye, chassâmes les Basonge, et prîmes possession du sol. Tout le pays devint le nôtre, et Mokunji le seigneur de tout le pays. Mokunji gouverna tout le pays et enseigna à ses descendants, par l'exemple, comment gouverner dans l'avenir.

Quand nous conquîmes la contrée sur les Basonge, ils s'enfuirent, mais l'un d'eux tua Mokunji; mais quoi qu'il en soit, ils disparurent du pays ce même jour. Toujours depuis que le père de Tambokunji coupa son doigt sur

l'ordre de Jadeyenche, le sang de Mokunji a régné sur le pays, comme s'il tenait tout ce pays dans sa main mutilée. Avec Mokunji, le conquérant des Sungu, vint Ganjasungu du Lukenye. Tous nos grands-pères étaient là pour chasser les Basonge du pays. Tous vinrent, aucun ne resta en arrière. Et tous qui comme les Vulasungu, les Sangasungu et les Oasisungu, vinrent avec Mokunji, s'installèrent ici et ce pays est le leur.

C'est ainsi que nous vîmes du Lukenye, que nous chassâmes les Basonge et prîmes possession du pays.



FIG. 166. — Couteaux Batetela.
a, Malela; b, Vungi; c, Bahamba; d, Olemba.

FOLKLORE

Légendes racontées par Yumbe Enungu, un vieux Sungu demeurant à Mokunji. Avant leur émigration, les Batetela apprirent de leurs voisins à l'est, les Basonge, l'usage du fer et du tabac. En ce qui concerne les autres produits, voici ce qu'on raconte.

ORIGINE DE L'HUILE DE PALME

Un jour, un chasseur vit son chien arracher l'écorce superficielle d'une noix de palmier, et la manger. L'homme suivit l'exemple de l'animal et connut l'huile que contient cette écorce. Ensuite, lorsque la femme de cet homme préparait l'huile, elle avait pris l'habitude de jeter au loin les noix dures, et l'homme remarqua que le chien s'en saisissait, les croquait et en dévorait le contenu apparemment avec beaucoup de plaisir; et ainsi furent découvertes les qualités nutritives de cette amande.

L'ORIGINE DU SEL

Un jour, un homme étant à la chasse avec son chien remarqua que celui-ci s'arrêtait pour manger avec un plaisir évident certaines herbes croissant au bord de l'eau. Il cueillit une quantité de ces herbes, et les rapporta chez lui, bien décidé à en essayer. Cet homme avait rapporté de la chasse une antilope; cependant que la viande de cet animal était en train de cuire, il se mit à goûter les herbes, mais



FIG. 167. — Haches Batetela : *a*, Sungu; *b* et *c*, Olemba; *d*, Sungu.

ne les trouvant pas à son goût, il les lança dans le feu qui ne tarda pas à les réduire en cendres. Un peu plus tard, un morceau de viande vint à tomber du pot dans ces cendres. L'homme, furieux contre sa femme, à cause de la négligence qu'elle avait apportée dans l'arrangement de la viande dans le pot, saisit le morceau et le lança au chien en disant à sa femme : « Voilà votre portion ! » Le chien mangea le morceau avec avidité. Lorsque l'homme eut terminé son repas,

il donna encore quelques morceaux de viande à son chien, mais cette fois en les prenant directement dans le pot où ils avaient cuits. Il vit alors avec étonnement, l'animal traîner la viande jusque près du feu et la frotter consciencieusement dans les cendres des herbes avant de la manger. Sa curiosité mise en éveil, il essaya du même procédé et reconnut que ces cendres ajoutaient à la saveur de la viande. C'est ainsi que l'on découvrit le moyen de fabriquer du sel avec les cendres de certaines plantes, et c'est toujours ainsi qu'on le prépara jusqu'au moment où les Arabes introduisirent le sel étranger dans le pays.

ORIGINE DE L'AGRICULTURE

Autrefois, le millet n'était pas cultivé et les femmes devaient aller très loin pour se procurer leur nourriture quotidienne. Un jour, en sortant de sa hutte, une femme s'effraya et mit en fuite une troupe de petits oiseaux, appelés *gininde*, et

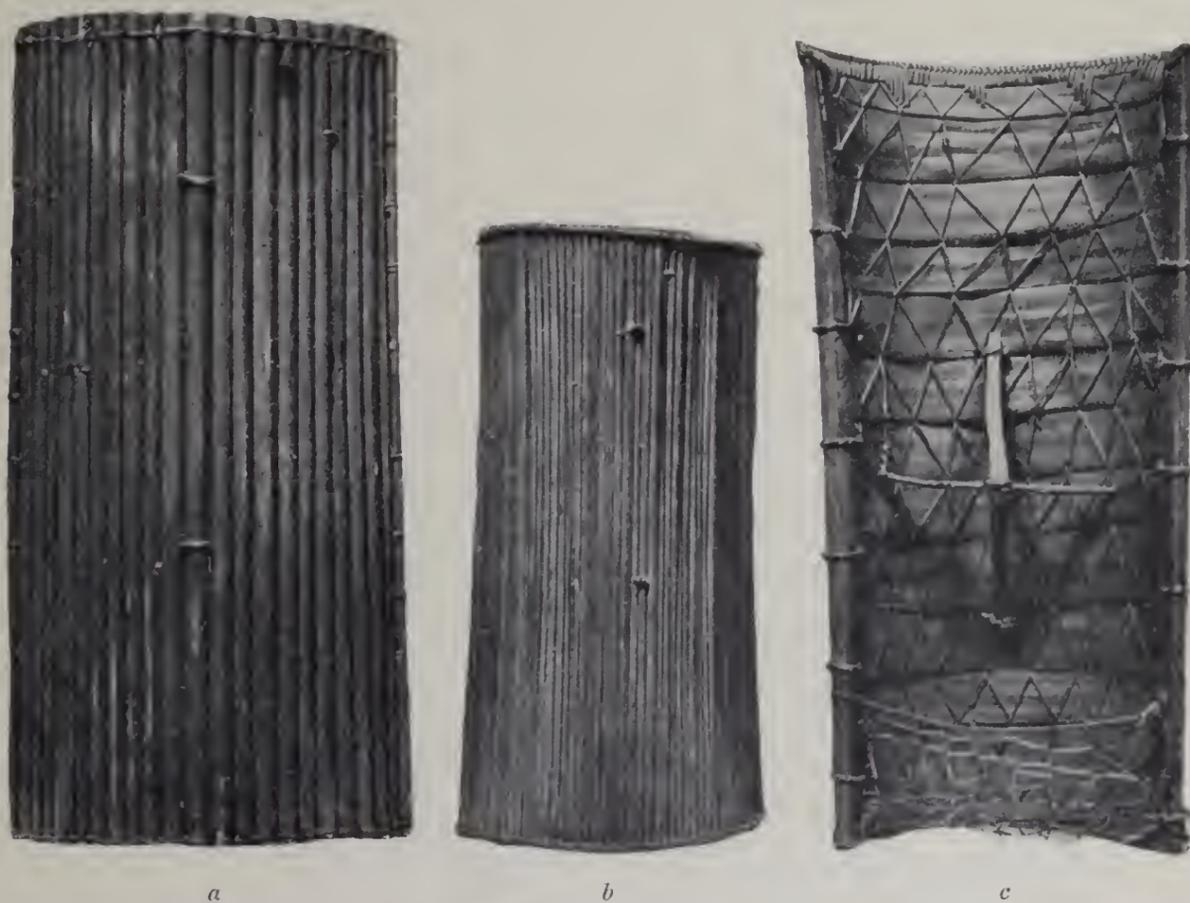


Fig. 168. — Boucliers Batetela : *a*, Sungu; *b*, Olemba; *c*, Lukenye.

remarqua que ces oiseaux laissèrent échapper quelques graines de millet qui tombèrent dans un sillon naturel. Quelques mois après cet incident, la même femme aperçut des pousses de millet au même endroit où les graines étaient tombées, et se rappela l'incident. Elle voulut les imiter et se mit à semer du millet dans des sillons. Ce furent les débuts de l'agriculture et c'est de cette manière qu'elle fut enseignée aux femmes par les petits *Gininde*.

L'ORIGINE DE LA SOCIÉTÉ

Lorsque Winya créa la race humaine, il la partagea en deux groupes, les hommes et les femmes qui vécurent à l'origine dans des villages séparés, les hommes dans l'un, les femmes dans l'autre. Les premiers vivaient du produit de leur chasse et les autres des produits de l'agriculture qui leur avait été enseignée par les *Gininde* de la manière que nous venons de voir. Un jour, un chasseur s'en revenait avec un animal qu'il avait tué lorsqu'il rencontra une femme qui portait une charge de millet. Ils se mirent à causer, et l'homme demanda : « Q'est-ce que c'est que vous portez là? », et la femme répondit : « de la nourriture ». « Non », répliqua l'homme « voilà de la nourriture », et il désigna l'animal qu'il portait. Mais la femme ne voulut pas croire que cette viande était comestible, alors l'homme proposa que chacun fit essai des provisions de l'autre. Ils préparèrent sur le champ le repas et constatèrent que la viande combinée avec des aliments farineux formaient un régime excellent. Ravis de leur découverte, ils décidèrent de vivre ensemble, chacun se chargeant de procurer la



FIG. 169. — Bouffon Dikonde.



FIG. 170. — Panier de bouffon Dikonde.

nourriture à laquelle il était accoutumé. Et voilà qu'au bout d'un certain temps la femme mit au monde un enfant; au comble de l'étonnement, ils revinrent chacun dans leurs villages respectifs pour annoncer ce fait remarquable. Les hommes surpris, suivirent en foule le père, et la mère revint environnée des femmes de son village. Lorsqu'ils virent la merveille, ils décidèrent tous de se marier et voilà l'origine de la société.

LE YUKA (HYRAN) ET LE CHACAL

Le yuka et le chacal sont continuellement en train de s'appeler l'un l'autre, Le yuka qui vit dans les arbres, appelle : *Awa-Awa!* en essayant de persuader le chacal de venir le trouver dans son arbre et le chacal appelle toujours le Yuka pour qu'il le rejoigne dans la plaine.

LES PERDRIX ET LES VOLAILLES (KOKO)

Une nuit, la perdrix ayant froid dans la brousse envoya sa sœur la poule dans le village des hommes pour chercher du feu. Arrivée au village, celle-ci trouva du grain par terre et se mit à le picorer; quand elle en eut mangé tout son soûl elle s'endormit près du feu. Elle se trouva ensuite si bien ainsi qu'elle décida de ne pas retourner dans la brousse. Et c'est depuis ce temps que la perdrix l'appelle constamment par son *Ko-Ko!* mais le coq répond : « Non, non! restons ici! »



CHAPITRE IV

LES BANKUTU

Chez les Bankutu, chaque village est gouverné par son propre chef appelé *Kfumi*; sous les ordres de ce chef sont placés trois fonctionnaires supérieurs, dont les noms sont respectivement : *Bongo Kenyi*, *Bondi Jaji* et *Buino Kaka*. Un certain nombre d'anciens portant le titre général de Echumu Yandu, assistent ces personnages dans l'administration du village. Outre les fonctionnaires que nous venons de nommer, il existe encore un chef qui prend le commandement des troupes en cas de guerre. On l'appelle *Yulu*, comme chez les Basongo Meno, et de même que dans cette tribu, il n'a ni fonction ni titre en temps de paix. De même encore que dans la plupart des tribus Batetela, les offices de *Kfumi* ainsi que les autres fonctions honorifiques citées plus haut, sont héréditaires, dans la ligne de descendance masculine, et les fils dans l'ordre de leur naissance sont considérés comme héritiers en première ligne. Si un de ces fonctionnaires meurt sans laisser de fils, les héritiers se suivent dans le même ordre que pour la succession des biens ainsi que nous le verrons plus loin.

Lorsqu'un *Kfumi* est décédé, les Anciens se rendent chez son fils et l'informent de son accession au pouvoir. Le frère du défunt, qui lui sert de régent s'il est mineur, lui enduit tout le corps avec de l'argile blanche, et lui place sur la tête la coiffure à plume d'aigle, insigne du pouvoir. L'usage de cette argile blanche pour se peindre le corps, rappelle la même pratique en usage chez les



FIG. 171.— Chef Bankutu à Bolombo.

Basongo Meno, et les lignes blanches peintes en travers du front d'un nouveau chef élu chez les Batetela, ainsi que nous l'avons déjà décrit.

Il n'existe pas de taxes régulières payables au chef. Les revenus de ce dernier se composent seulement d'un large pourcentage opéré sur les amendes qu'il inflige aux gens qu'il a condamnés, en sa qualité de juge suprême, et de sa part du gibier tué à la chasse. Cette part comprend une jambe de la plus grosse bête tuée et tous les cœurs et les foies, mais l'usage l'oblige d'en donner une part aux Anciens.

Somme toute, le *Kfumi*, à part ses fonctions de juge, est un personnage uniquement représentatif. Toutes les décisions importantes concernant la police ou l'administration du village sont prises par ses trois conseillers, *Bongo Kenyi*, *Bongi Jagi*, *Buino Kaka*, et par les Anciens. On voit que les chefs Bankutu sont loin d'être aussi autocratiques que ceux des Batetela.

L'insigne distinctif du *Kfumi* est une sorte de petit chapeau en corde tressée dans lequel est plantée une plume d'aigle (fig. 171 et 172); ces coiffures sont merveilleusement fabriquées, et sont tout à fait caractéristiques de la tribu. Le costume porté par le chef diffère peu ou pas de celui porté par les autres hommes de la tribu, sa robe est simplement plus longue et lui descend jusqu'aux chevilles. Il porte à la main une queue de buffle.



FIG. 172. — Bonnet de chef Bankutu.

De même que chez les Batetela et que chez beaucoup d'autres tribus, le fait d'éternuer, pour un chef, est le signal de démonstrations de politesse de la part des assistants, tous s'écriant : *Ah-h-h-yu-yu-yu!*

En ce qui concerne la moralité en général, les Bankutu ont un niveau moral bien moins élevé que celui des Batetela et leurs idées à ce sujet se rapprochent assez de celles des Basongo Meno. Toute action ayant pour résultat de blesser un étranger, et même de le tuer, est considérée comme digne d'éloge; on doit, c'est vrai, l'hospitalité à tout le monde, mais théoriquement seulement, car, pratiquement, elle est limitée aux seuls membres de la tribu. Bien que la couardise ne soit pas punie, l'homme qui recule est la risée des autres. On rencontre parfois des exemples de suicide généralement commis dans le but d'expiation un homicide par imprudence, et, dans ce cas, tout le monde approuve une telle conduite. On se rappellera que les Batetela ne désapprouvent pas non plus ce fait.

La plupart des offenses, des homicides par accident, vols, adultères, offenses envers le féticheur, désobéissance à un chef, rébellion ouverte, constituent des délits punis d'amendes sur lesquelles le chef, en sa qualité de justicier, prélève un pourcentage assez considérable. En cas d'homicide volontaire, le devoir de vengeance incombe aux parents de la victime. L'adultère, comme d'habitude en Afrique, est

considéré comme une injure personnelle; si, cependant un mari trompé surprend les deux coupables en flagrant délit, il se produit une curieuse application de la loi du talion, en ce sens que le coupable peut offrir au mari, à titre de compensation, les faveurs de sa propre femme. Si le coupable nie le fait, le mari tue un esclave appartenant à un tiers qui n'a rien à voir dans le cas présent, et le mange en compagnie de ses amis. Lorsque le propriétaire de l'esclave se présente indigné pour demander des explications, on le renvoie au coupable d'adultère et ce n'est de lui seul qu'il pourra obtenir une compensation pour la perte de son esclave. Cette coutume, qui n'est pas rare dans les communautés primitives, s'applique à tous les autres cas d'injures personnelles. Ce qui semble assez bizarre, c'est qu'une femme fautive n'est jamais punie.

Le vol, ainsi que nous l'avons dit, n'est pas réprimé ni puni avec la même sévérité que chez les Batetela; on se contente de condamner le voleur à une amende. Lorsqu'on ne possède pas d'indices suffisants pour établir la culpabilité de quelqu'un, celui qui a été volé va rendre visite au féticheur qui désigne un individu quelconque comme étant le coupable. Si cet accusé proteste de son innocence, on lui administre le poison d'épreuve appelé *Ephumi*; s'il succombe à ce poison, sa culpabilité est considérée comme prouvée, mais s'il le vomit, il établit, par ce fait, son innocence, et l'homme qui avait intenté l'action contre lui doit lui payer des dommages et intérêts dont le montant est assez élevé. Comme d'habitude dans les cas de ce genre, le féticheur est à l'abri d'une demande de compensation. C'est ce même poison d'ordalie que l'on donne à ceux que l'on accuse d'être possédés par des *Oloki*, ainsi que nous le verrons plus loin.

Celui qui revêt un costume ou porte un ornement auquel il n'a pas droit est puni d'une amende.

Si un homme refuse de payer une amende à laquelle le chef l'a condamné, il n'existe pas d'autre moyen reconnu de le contraindre à obéir, que de le rendre l'objet d'un boycottage général.

Pour ce qui concerne la propriété, nous dirons d'abord que chaque village possède ses terrains de chasse, et que tout chasseur qui dépasse les limites de ces terrains est obligé de donner la moitié du produit de sa chasse à celui dont il a empiété le terrain, mais on ne lui impose aucune autre peine subséquente.

La terre appartient à la communauté. Tous les hommes libres peuvent posséder des esclaves et d'autres biens en général, mais les femmes, comme chez les Batetela du nord, ne peuvent pas posséder d'esclaves, et les biens d'une femme mariée appartiennent à son mari. Les esclaves ne peuvent pas posséder à leur tour, d'autres esclaves. Le prêt de propriété n'existe pas.

Les esclaves sont nombreux, et comme chez les Batetela du nord, ce sont tous des étrangers, la plupart du temps, des Akela, et aussi quelques Baluba. On se les



FIG. 173. — Bonnet de chef Bankutu.

procure en les achetant dans leurs pays d'origine. Comme nous l'avons vu, les hommes libres peuvent tous posséder des esclaves, mais ceux-ci ne le peuvent pas à leur tour, bien qu'ils soient autorisés à posséder d'autres biens et à prendre part à la guerre. Le propriétaire d'un esclave a sur lui droit de vie et de mort, mais doit lui donner une femme de sa condition. A l'inverse des tribus Batetela, les Bankutu ne tolèrent pas le mariage entre homme libre et esclave, et même, les rapports sexuels entre un homme libre et une esclave sont tout à fait prohibés. Si jamais un homme commet une telle offense envers la morale publique, aucune



FIG. 174. — Monnaie Bankutu : *Oshela*.

femme libre ne voudra plus de lui par la suite, et si cet homme était marié, il peut bien être certain de se voir aussitôt abandonné de toutes ses femmes et ce, sans pouvoir réclamer la plus petite partie de la somme qu'il a payée pour ces femmes. De même que chez les Basongo Meno, les esclaves mâles ne portent pas de cicatrifications et n'ont pas non plus le droit de porter des ornements de quelque nature qu'ils soient, mais les femmes esclaves ont les mêmes cicatrices sur le corps que les femmes libres; de plus, la coutume interdit aux hommes esclaves de porter un vêtement autour des reins, et ils portent simplement le costume national des Akela, consistant en deux petits morceaux d'étoffe cousus ensemble, passés entre les jambes et relevés par devant et par derrière. La fin d'un esclave c'est d'être mangé, qu'il soit mort de mort naturelle ou de mort violente; en fait, aucun esclave ne peut être enterré pour certaines raisons que nous expliquerons plus loin.

Un esclave désobéissant est donné par son maître pour être mangé par les hommes du village.

Les lois qui régissent les successions, comme nous l'avons fait remarquer plus haut, sont très voisines de celles en usage dans la plupart des tribus Batetela. Le rang et la propriété sont toujours hérités dans la ligne de descendance masculine et dans l'ordre suivant : en premier lieu, les fils, puis les frères suivant l'ordre de la naissance, puis les fils des frères dans l'ordre de la naissance de leurs pères respectifs. Les esclaves ne sont pas différenciés des autres biens au point de vue de

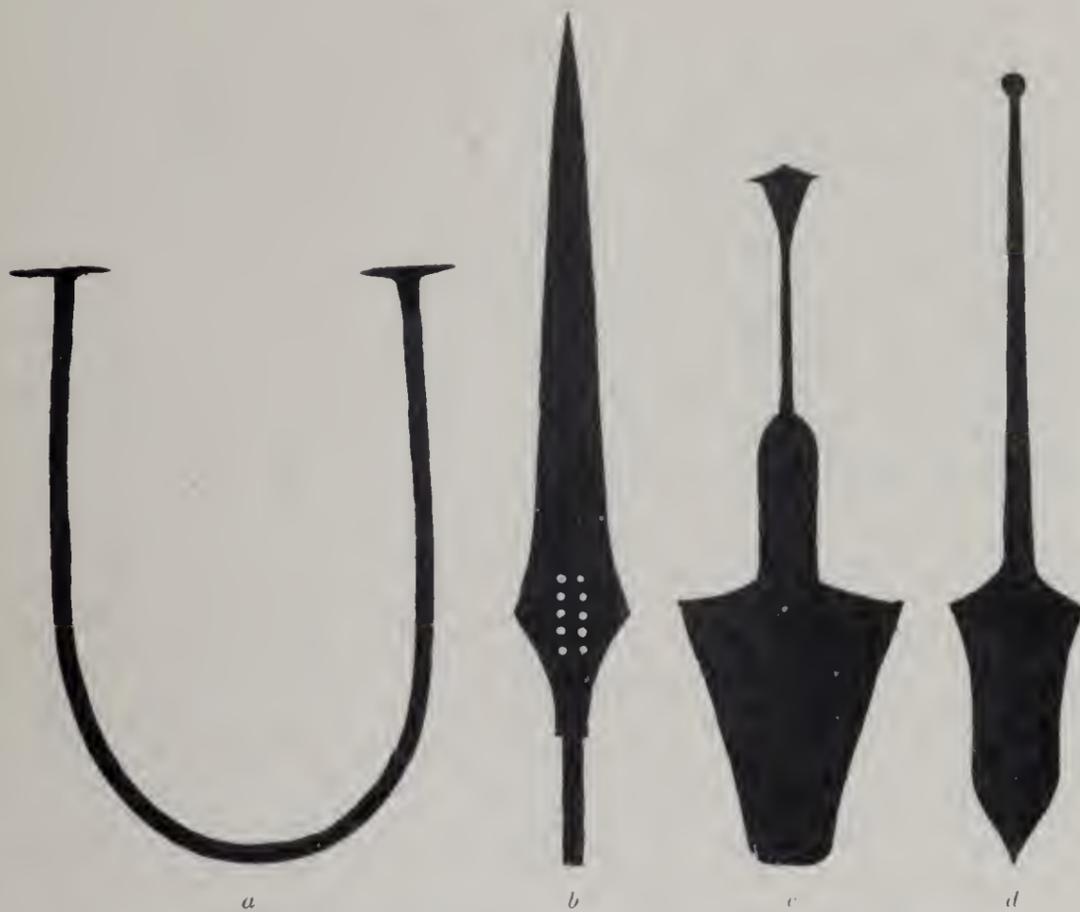


FIG. 175. — Monnaie Bankutu : a, *Konga* ; b, *Dikonga* ; c, *Iwenga* ; d, *Budju*.

l'héritage ; de même pour les veuves du défunt qui passent à son héritier, sauf, toujours, la propre mère de cet héritier qui peut se remarier à son gré, pourvu encore que son nouveau mari retourne à l'héritier la somme primitive versée lors du mariage de la femme. Cette loi sur l'héritage des veuves n'est pas absolue, en ce sens que l'une des veuves peut refuser de devenir la femme de l'héritier de son mari défunt et est libre de choisir son époux en se conformant aux mêmes conditions que celles exigées pour la mère de l'héritier.

Le tuteur d'un mineur est son oncle paternel le plus âgé.

Comme commerce, les Bankutu importent de chez les Basongo Meno le cuivre brut et l'exportent chez les Akela, en échange de la monnaie de cuivre *Konga* que nous décrirons plus loin ; ils exportent aussi, chez ce même peuple, du sel et reçoivent en échange du fer. Il n'existe pas de marchés périodiques.

La monnaie se divise de la manière suivante : La plus haute unité monétaire est un grand couteau de jet en fer appelé *Oshele* (fig. 174) d'une valeur conventionnelle, et dont nous avons décrit l'origine dans un livre déjà paru (Annales du musée du Congo belge, série III, t. II, fasc. I, *Les Bushongo*, p. 43); d'une valeur plus faible, est une barre de cuivre, courbée en forme d'U et garnie à chaque extrémité d'une collerette en forme de disque, c'est un *Konga* (fig. 175a); ensuite vient une tête de javelot en fer embouti, la lame ayant la forme d'un losange avec une nervure médiane, c'est un *Dikonga* (fig. 175b), puis l'*Achoa*, un fer de hache en forme de coin, puis l'*Iwenga* (fig. 175c), un fer de houe d'une valeur conventionnelle; enfin, un *Budju* (fig. 175d), couteau en fer, également d'une valeur conventionnelle. Les monnaies *Woshele*, *Konga*, *Dikonga*, *Iwenga* et *Budju* sont exportées chez les Basongo Meno (ainsi qu'il est relaté dans l'ouvrage mentionné plus haut, p. 268), lesquels, cependant, appellent le *Konga*, *Boloko* et donnent le nom de *Kundja*, à *Iwenga* et au *Budju*. Chez les Bankutu, la valeur comparative de ces monnaies s'établit de la façon suivante :

5 Budju	= 1 Achoa
2 Iwenga	= 1 Achoa
10 Achoa	= 1 Dikonga
3 Dikonga	= 1 Konga
25 Dikonga	= 1 Woshele.

Par conséquent, cela donne au *Woshele* une valeur de 250 *Achoa* ou 1,250 *Budju*.

Les autres valeurs sont :

Un esclave	= 5 Dikonga
Une esclave	= 6 Dikonga
Une femme	= 2 Woshele.

On voit donc qu'une femme est considérée comme ayant une valeur supérieure de presque huit fois à celle d'une esclave.

Donnons comme point de comparaison la valeur de ces mêmes monnaies chez les Basongo Meno :

2 petits Kundja (c'est-à-dire Iwenga ou Budju).	= 1 grand Kundja
10 grands Kundja	= 1 Boloko
Un esclave	= 2 Boloko
Une esclave	= 3 Boloko
Une femme.	= 10 Boloko

On voit par conséquent que le prix d'achat d'un Boloko ou Konga dans le pays des Basongo Meno est d'un cinquième plus élevé pour un esclave; de la moitié plus élevé, pour une esclave; et d'un cinquième, pour une femme.

Les blocs de sel de fabrication Basongo Meno et appelés *Wefu* servent aussi de monnaie chez les Bankutu, à raison de deux petits blocs, ou un grand, pour un *Achoa*.

Autant que nous avons pu l'observer, les Bankutu ne sont pas un peuple très musical, étant sous ce rapport bien au-dessous des Batetela. En fait, les seuls instruments observés étaient des cornes et des sifflets. Les sifflets ont une forme sphérique et sont faits de l'enveloppe d'une graine, ou bien modelés en terre.

Dans chaque sifflet on a ménagé un trou assez grand dans lequel, ou plutôt, au-dessus duquel on souffle, et quatre autres trous plus petits disposés par paires pour les doigts, et permettant, en les bouchant tour à tour, d'obtenir une série de notes. On rencontre un instrument analogue chez les Basongo Meno, ainsi que nous l'avons décrit dans *Les Bushongo*, p. 269.

En ce qui regarde la guerre, il convient tout d'abord de faire cette remarque que les Bankutu, qui étaient primitivement un peuple chasseur, ne sont devenus un peuple guerrier que sous l'influence des circonstances. Ils furent forcés de tenir en échec les Akela qui les obligèrent au début à abandonner leur habitat primitif pour émigrer dans le pays qu'ils habitent actuellement. Et ce pays, ils durent le



FIG. 176. — Danse Bankutu.

conquérir sur les Basongo Meno qui en avaient la possession. Le profond dégoût des étrangers les a amenés également, par force, en conflit constant avec les blancs, et ils forment maintenant, pour ainsi dire, le seul peuple dans tout le bassin du Kasai qui essaye encore de se défendre contre l'influence européenne. Comme les Bankutu sont une race de chasseurs, leur tactique de combat se ressent naturellement de leurs aptitudes pour la chasse, et ils pratiquent beaucoup la guerre d'embuscade. Il semblerait à un observateur superficiel, que ces indigènes soient assez peureux, puisqu'ils se retirent toujours devant l'ennemi, mais ils finissent en général par tromper leurs adversaires et par les tuer. Leur principal objet est d'accabler un ennemi sans être aperçus et le guet-apens est une de leurs armes les plus efficaces.

Les combattants sont tous les individus mâles de la tribu, assez vieux pour savoir se servir d'un arc. Ils sont conduits par un chef, qui n'est pas le chef du village, mais, comme chez les Basongo Meno, un fonctionnaire spécial appelé *Yulu* et qui, en temps de paix, n'a pas d'attributions spéciales. La principale arme de guerre est l'arc, mais une partie des combattants est aussi armée de javelots qu'on lance sur l'ennemi. Il existe deux espèces de flèches : l'une est une simple nervure de feuille, l'autre est garnie d'une pointe en fer. On garnit ces flèches, l'une comme l'autre, d'un poison qui est le même que celui employé par les Batetela. On se sert des couteaux pour se défendre (fig. 177). Autrefois on se servait aussi, pour la défense, de boucliers dont l'usage a aujourd'hui complètement disparu. L'approche des villages est défendue par un certain nombre de pièges : des pointes de bois empoisonnées fichées dans les sentiers et recouvertes de feuilles fraîches, des trappes dont le fond est garni de

piques; dans la brousse, de petites tiges pointues dirigées vers l'ennemi, qui se placent souvent de chaque côté des trappes, de telle sorte que si l'ennemi échappe à l'un des pièges il tombe dans l'autre. Il existe aussi des trappes, commandant par un fil tendu sur le sentier, le déclenchement automatique d'un arc; souvent à l'entrée des villages, on *amorce*, en quelque sorte, ces trappes avec une volaille et, dans un cas dont nous avons eu connaissance, l'appât était un enfant (ceci était préparé pour un Européen, car les indigènes savaient bien « qu'un Européen ne pourrait pas laisser un enfant ainsi couché dans un sentier »). Des pièges analogues sont placés aussi dans les



FIG. 177. — Couteaux Bankutu.

luttes. Il n'y a pas d'attaque la nuit, et en fait elles seraient assez difficiles dans la forêt. Pour la conduite actuelle d'un « raid », les Bankutu se rapprochent plus par leur méthode des Batetela que des Basongo Meno. En temps de guerre, les femmes s'enfuient dans la brousse, mais si l'ennemi les découvre, il peut les capturer pour ne les rendre que moyennant une rançon. Les hommes sont très rarement faits prisonniers, mais si par hasard cela arrive, le prisonnier peut être relâché moyennant le paiement d'une somme d'argent. Les esclaves prennent part à la guerre, de concert avec les hommes libres; ces derniers mangent les corps de leurs propres esclaves tués pendant l'action; mais ils ne mangent pas ceux des hommes libres qui ont été tués dans les mêmes conditions. Avant le début des hostilités a lieu une cérémonie dans le but de communiquer, d'une façon magique, à toute l'armée une immunité parfaite contre les armes de l'ennemi. Nous décrirons cette cérémonie plus loin.

Le guerrier qui a tué un ennemi ou simplement un animal redouté pour sa puissance, peint sa figure avec de la suie et a le droit de porter une plume d'aigle dans les cheveux. Ce sont les femmes qui sont le plus souvent la cause des guerres entre les villages.

hutes. Il n'y a pas d'attaque la nuit, et en fait elles seraient assez difficiles dans la forêt. Pour la conduite actuelle d'un « raid », les Bankutu se rapprochent plus par leur méthode des Batetela que des Basongo Meno. En temps de guerre, les femmes s'enfuient dans la brousse, mais si l'ennemi les découvre, il peut les capturer pour ne les rendre que moyennant une rançon. Les hommes sont très rarement faits pri-